LETTRES

IROQUOISES

[Maubert de Gouvest]

TOME PREMIER.

BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE

A IROCOPOLIS,
CHEZ LES VENERABLES.
MDCCLII.

RES
BF
165

LETTRES

PROVINCIALES

LETTRES
IROQUOISES

PRÉMIÈRE LETTRE.

JE t'ecris, vénérable Alha, pour m'acquiter de la commiſſion, que tu m'as donnée au jour de l'aſſemblée de nos Vaillans. J'ai traverſé les mers habillé en *Européen*, & j'ai été extrêmement ſurpris de trouver des pays delicieux, & des peuples tout-à-fait

33185

differens de nous dans leurs manières, & dans leurs idées. Les balots de pelleterie, que tu m'as donnés, m'ont procuré tous les plaiſirs & toutes les commodités de la vie, auxquelles je me ſuis bien-tôt accoutumé. J'ai vendu ces depouilles de bêtes pour de l'or. Je ne ſai quelle vertu divine ces peuples voient dans ce métal: ils ſont remplis de joie à ſon aſpect: ils en eſtiment plus un morceau dur & maſſif, qu'un poiſſon ou un bœuf. J'avois grande envie de rire de cette idée ſingulière: je croyois d'abord avoir manqué de probité, en leur donnant ſi peu de choſe pour avoir des habits & du vin. Ils partagent cet or en petits morceaux plats & ronds, pour en porter plus facilement dans les voyages, & pour leurs emplettes. En vérité, ſage Alha, ces hommes ſont bien fous ou bien ſtupides. Nos pères, auſſi anciens que le ſoleil, nous ont laiſſé pour tout héritage leurs arcs, leurs fléches & des peaux d'a-

d'animaux: ces choſes ſont utiles à la vie. Ce que je ne puis comprendre, c'eſt que parmi ces nations bizares il y a des pauvres & des riches; diſtinctions inconnuës dans nos heureux déſerts. Que j'aurai de choſes à t'écrire: je doute fort que nos illuſtres *Iroquois*, quand ils ſeront bien informés, ſe reſoudent jamais à bâtir des villes & des temples, à vivre avec des loix auſſi barbares, & auſſi contraires au bon ſens, que celles de ces pays ſinguliers.

VOILA' ce qu'ils me font penſer d'eux avant que je les connoiſſe à fond. Ce vieillard majeſtueux, qui s'inſinua parmi nous, nous gagna par ſes préſens & par ſa ſageſſe; mais je te conſeille, ſublime Alha, de ne point ſouffrir de changement parmi nos femmes & nos enfans, jusqu'à ce que je t'aie fait un fidèle raport des mœurs de ces peuples. Tu ſais que ce vieillard, avant de quitter nos déſerts, m'apprit le françois en ſix lunes: le peuple, qui par-

le ce langage, paſſe pour le plus cultivé de ces climats. Que le grand Esprit te donne bon feu & bonne pêche: qu'il dirige tes flêches ſur les oiſeaux du ciel & les animaux de la terre.

SECONDE LETTRE.

Je t'avouë, vénérable Alha, que je ſuis quelque-fois enchanté des douceurs que je goûte dans ces climats: il faut que ma raiſon faſſe des efforts continuels, pour vaincre la magie qui m'entraine. Il me ſemble ſouvent que je rêve, ou qu'en effet je ſuis parfaitement heureux: je ne ſouffre ni de la faim ni de la ſoif, ni du froid ni du chaud: quand j'ai bu de leurs liqueurs divines, je crois être avec le grand Esprit: leurs lits ſont faits pour les delices: ils marchent dans des voitures, que des ani-

animaux enlèvent avec une legèreté incroyable. Je ſuis venu en volant de *Nantes* à *Paris*: ce ſont deux villes, c'eſt-à-dire deux amas d'habitations. La pluie, la neige, & les frimats, ne tombent plus ſur moi: leurs nourritures ſont delicieuſes; & je jouïs de tous ces biens par le moyen de ces matières inanimées, qu'ils eſtiment beaucoup. J'ai eu long-tems une erreur dans l'esprit, & j'en rougis à tes piés: j'ai cru que les ames de nos ſages *Iroquois* venoient après la mort jouïr dans ces contrées voluptueuſes de la recompenſe de leurs vertus, en ſe revêtant de nouveaux corps; mais j'ai été bientôt détrompé par les crimes que j'ai vu commettre ici. Le croirois-tu, cher ami? ils refuſent à leurs frères & leurs voiſins les choſes néceſſaires à la vie: j'ai conclu de-là, qu'il étoit impoſſible que ces hommes heureux & opulents fuſſent les ames de nos ſaints *Iroquois*. Tu le ſais, reſpectable Alha, ſi

nos ſages compatriotes ont jamais manqué à ces devoirs de l'humanité.

On me conduiſit hier dans un lieu ſi charmant, que j'en ſuis encore yvre de plaiſir: je ne ſai, cher ami, ſi tu pourras t'imaginer rien de ſemblable: là on s'aſſemble ſur la fin du jour. Pour nous le ciel eſt le temple de la divinité; mais, comme ces peuples ſe vantent que leur Dieu habite avec eux, j'ai cru que cette habitation ſurprenante étoit le lieu de leurs adorations nocturnes. Quoiqu'il en ſoit, je crois que le grand Esprit y repand ſes faveurs les plus ſublimes. Là j'ai vu des hommes brillants comme le ſoleil descendre & monter aux cieux, des campagnes immenſes & des mers ſe multiplier & changer ſous mes yeux. Repréſente-toi ce que feroit le Créateur s'il te montroit en un inſtant tous les climats du monde, en les raprochant de toi, & les faiſant paroitre & disparoitre tour à tour. Tel autrefois forma l'univers, ſelon

les

les enſeignemens de nos pères. Tu dirois qu'ils ont emprunté les étoiles aux cieux, pour en couvrir leurs têtes & leurs vêtemens. Semblables à des Dieux, ils ſemblent avoir ſoumis à leur empire tous les élemens. Le bois, le croirois-tu, cher Alha, parle dans leurs mains, & exprime des ſons inexplicables : nos chanſons ne peuvent t'en donner une idée. Je ne puis entendre ces accens divins ſans perdre la parole & le ſentiment : il me ſemble que cette volupté me fait mourir & vivre.

TROISIÈME LETTRE.

Je me promenois ce matin dans les jardins du palais de leur monarque : j'en examinois les beautés & les ſymétries, & les comparois aux charmes de

ma chère *Glé*, que je t'offre en mon abſence, vénérable Alha, afin de la conſoler par des enfans. Une troupe d'eſclaves d'une beauté rare, diſtribuée en divers lieux des jardins, immobile & ſilentieuſe, inſpiroit du reſpect pour le prince. Je me ſuis approché pour leur addreſſer la parole; & croyant qu'il y avoit du myſtère dans ces lieux ſacrés, je me ſuis tû, jusqu'à ce que, voyant des *François* parler, je leur ai demandé ce que faiſoient là ces hommes étonnants; ils ſe ſont mis à rire, & m'ont fait connoitre avec inſulte, que j'étois auſſi ſtupide que ces figures. En vérité, venerable Alha, je crois encore que c'eſt une eſpèce de créatures humaines, que nous ne connoiſſons point; elles marchent, elles s'aſſeyent, elles regardent, elles reſpirent, leurs corps ſont flexibles, elles tirent de l'arc, & font tout ce que nous faiſons: qui ſait ſi des pais, inconnus pour nous, ils n'ont pas emmené ces hommes extraordinaires;

res: ils disent qu'ils sont nés en *France*, mais je n'en crois rien: leurs femmes pourroient-elles engendrer ces colosses? il y en a, dit-on, dans tous ces climats, chez les Illustres. En vain m'ont-ils montré les instrumens avec lesquels ils prétendent les former: tout étranger que je suis, je sais comment se font les figures humaines; & mes enfans ne se sont pas faits à coups de massuë, ni par un instrument de fer. Que le grand Esprit est admirable! quelle diversité prodigieuse dans ses ouvrages, mon cher Alha! que je voudrois le posseder ici. Ces peuples ont une espèce de magie, pour représenter aux yeux tout ce qu'ils veulent. Je me vois par tout sans savoir comment cela est possible. Cet instrument ressemble à l'onde claire d'un ruisseau, où mille portraits s'effacent & se reproduisent. Ces peuples font bien plus: ils fixent tous les traits d'un homme par des couleurs, & forment des images durables.

PARTAGE, cher Alha, la chaſſe avec mes enfans; & ſi le froid les incommode, vas les conduire dans une contrée plus douce & plus propre à leur delicateſſe.

QUATRIÈME LETTRE.

CES Barbares comptent les tems, & s'imaginent calculer la durée du monde. Quelle extravagance, mon cher Alha, nous avons bien d'autres penſées: nous jouiſſons de nos déſerts & de notre liberté, ſans nous attriſter par des reflexions, qui nous annonceroient la fin de nos douceurs: nous voyons d'un œil tranquile & inſenſible une lune ſe ſuccéder à l'autre; & nos vénérables Sages nous apprennent à ne jamais les compter. L'ennui de vivre, ou l'inquiétude de ne pas vivre aſſez, ſont

ſont également injurieux au maître du monde. Que m'importe de ſavoir en quel inſtant je vis, tandis que je negli-ge la vie heureuſe? le tems eſt pour les hommes un ocean profond & impé-nétrable, dont on ne peut compter ni les goutes d'eau ni les grains de ſable.

Je crois, mon cher Alha, que ces gens-ci ne ſavent pas mieux que nous quelle heure il eſt. Les tems chez eux ſont réglés par les horloges, & chez nous par la naiſſance, & la mort: l'heure frappe pour nous ſans nous ſurprendre, & malgré mille a-vertiſſemens, ils meurent ici ſans y pen-ſer.

Ils paſſent pour ſavans, parce qu'ils font des recherches curieuſes ſur la nature; mais je m'apperçois, en rai-ſonnant avec eux, qu'à la fin de cha-que queſtion il en reſte une dernière, à laquelle ils ne peuvent repondre. Je converſois, il y a quelque tems, avec un de leurs ſacrificateurs, que la curio-

ſité

ſité avoit engagé à me venir voir: il étoit informé, que je n'aſſiſtois point à ſes cérémonies, & que je ne connoiſſois point ſa religion: c'étoit un nouveau motif pour lui, car ces hommes déſirent avec ardeur que tout l'univers profeſſe leurs dogmes, tout prodigieux & inconcevables qu'ils ſont. Il m'aborda d'un air grave & aſſez libre: il me parla de *Dieu* dans des termes auſſi magnifiques que ceux de nos ſages *Iroquois*; mais je fus ſurpris de voir bien-tôt après ce vénérable me raconter je ne ſai quelles apparitions du grand Eſprit, & une foule confuſe d'hiſtoires, que je ne pouvois croire ſenſément. Je le laiſſai parler tant qu'il voulut, & me gardai bien d'échauffer ſa colère: un étranger a toujours à craindre, quoique d'ailleurs les *François* ſe piquent de liberté dans leurs ſentimens.

En vérité, mon cher Alha, nous n'avons pas beſoin de nouvelles merveil-

veilles après la formation de l'univers. Le grand Esprit s'eſt caché à nos yeux, & nous a fait tels qu'il veut que nous ſoyons: c'eſt ſe plaindre de la magnificence de ſes œuvres, c'eſt attaquer ſa ſageſſe, que de vouloir reprendre & corriger l'homme. Ces gens-ci ſont triſtes & fâcheux: ils gémiſſent de leur ſort, & en font un point de leur religion. Pour nous, vénérable Alha, nous connoiſſons mieux le grand Esprit: nous le louons avec joie, & nous portons devant lui un cœur toujours pur & un eſprit ſerein. Je me ſuis enfin déterminé à m'inſtruire dans leurs ſciences; & j'ai deux vénérables qui ne me quittent point: j'étudie nuit & jour: je m'aſſervis à cent leçons barbares, & qui me ſemblent puériles: j'apprens le latin & le grec, deux jargons qu'on ne parle plus parmi les hommes, & que ces gens-ci prétendent ſavoir par tradition. Il y a bien des termes ſur la ſignification desquels ils conteſtent: je

ne m'en étonne pas : les Romains & les Athéniens ne ſont plus là pour décider leurs procès. L'un de mes deux vénérables eſt un *François* yvrogne, qui parle, dit-on, très-mal ſa langue, mais qui ſait le latin en perfection. Tu ne le croirois pas, mon cher Alha, on apprend ici tout ce dont on n'a que faire : on voit des hommes, qui ſavent les hiſtoires anciennes, & qui ignorent jusqu'au nombre de leurs Rois, les differens établiſſemens qu'ils ont faits, leurs vices & leurs vertus.

Tu vois, ſublime Alha, jusqu'à quel point je me gêne pour être utile à notre patrie: juge après cela ſi je ſerai en état de te rendre un compte exact de ces nations, que nos vaillans voudroient imiter. Oui, mon cher Alha, ſi elles valent mieux que nous, il faut les prendre pour modèles: ſi elles ſont plus éclairées & plus heureuſes, il faut emprunter d'elles ce qui nous manque. Vis en attendant comme ont vêcu nos pè-

pères: jouïs de tes rivières & de tes campagnes, où règne l'innocence & la tranquilité. Les habitans de cette ville immenſe, où je ſuis, chériſſent les champs & la verdure: ils vont à certains jours & dans certaines ſaiſons en goûter le repos avec empreſſement: ils ne ſont à la ville que par la néceſſité du commerce; & font aſſez comprendre, que nous ſommes faits les uns & les autres pour ces douces retraites, où nos vaillants habitent toujours. Leur Roi n'a pas dit-on de plus grand plaiſir que celui de parcourir les forêts à la chaſſe: ils conviennent que c'eſt la plus noble occupation de l'homme: tout le monde ici ne peut pas s'en occuper librement: ils reſervent aux Illuſtres le droit d'égorger des bêtes. Ces Grands ont les mêmes inclinations que nous: j'ai converſé avec quelques-uns d'eux: en vérité, vénérable Alha, ils ne croyent point ce que diſent leurs ſacrificateurs: ils penſent du grand Eſprit

tout

tout ce que nous en ont appris nos pères : ils l'adorent comme nous par la jouiſſance des plaiſirs ; & croyent aller à lui par les routes delicieuſes, qu'il nous à tracées, & vers lesquelles il entraine amoureuſement notre cœur. Sers de père à mes enfans, ſublime Alha : défens les des bêtes feroces : apprens leur à tirer de l'arc, & témoigne à ma chère *Glé* ma tendreſſe & mon amour.

CINQUIÈME LETTRE.

Tu me mande, que tu as rendu les derniers devoirs à mon vénérable père : je me rejouïs de ſa mort fortunée : Les enfans ici, à la mort de leurs parens, jettent des cris & des ſanglots. Quelle folie, mon cher Alha, de s'affliger d'être homme, & d'en finir la carrière ! je ne ſais pas ce qu'ils préten-

tendent, ſi c'eſt de vivre toujours ou de s'irriter contre le grand Esprit. La crainte & l'esperance remuënt tous les cœurs de ces nations, ſans connoître veritablement ce qu'ils craignent, ou ce qu'ils esperent. Le grand Esprit n'a-t-il pas pourvu à tout en nous mettant ici bas? ſous ſon empire quelqu'un eſt-il à plaindre? Y a-t-il des malheureux? Mon père eſt mort & je gemirois de le voir entre les mains du Père de la Nature? Non, mon cher Alha! je ne le ferai jamais: que tu me conſoles en m'aprenant que ni les bêtes feroces, ni nos ennemis ne l'ont devoré! Que ma femme & mes enfans, que toi, le plus cher de mes amis, lui avez donné votre cœur pour tombeau, uſage ſaint, que nos pères nous ont transmis, mais ignoré dans ces climats impies! Soleil eteins la lumière à ce ſpectacle dénaturé! Les enfans ici jettent indignement ceux qui leur ont donné le jour dans des foſſes, creuſées par l'inſenſibilité

& par la barbarie. Ils abandonnent aux vers de la terre, ceux qui ſont le principe de tous leurs biens. Ah! cher Alha! ce n'eſt qu'à nous qu'il eſt donné de cherir véritablement nos pères. Leur ſang auguſte coule dans nos veines, & devient immortel en ſe conſervant de generations en generations. Jamais les *Iroquois* n'ont engraiſſé la terre. Jamais les animaux n'ont brouté l'herbe ſur leurs corps. Les races poſterieures ne ſont pas deteſtées dans nos déſerts comme dans ces climats. Plus nos enfans s'eloignent de nous, plus ils ſe trouvent mêlés & confondus avec une multitude d'illuſtres ayeux. Croirois-tu, mon cher Alha! que les *Européens* nous fiſſent un crime de notre pieté profonde? je te le dis avec etonnement: oui, tel eſt le renverſement de leur raiſon! ils ont horreur des mamelles qui les ont allaités, & de ces depouilles ſacrées, dont le ciel les a fait naître. Ils rient, les inſenſés qu'ils ſont,

des

des myſtères redoutables de nos banquets, où nos mains ſont armées par le reſpect & l'amour: s'ils ſavoient la vertu ſecrete & divine qui nous y eſt communiquée, quel amour pour le grand Esprit nous concevons après ces repas ſaints, où la vertu s'incorpore à nous! s'ils ſavoient quelle ardeur ces chairs ſacrées nous inſpirent pour la patrie & pour nos enfans, que nous regardons comme le ſanctuaire, où la mort nous transportera un jour, pour revivre de nouveau, pour être l'ame de leur ame, & pour laiſſer dans leur tendre ſein l'impreſſion de nous-mêmes & le ſouvenir continuel de nos paroles & de nos actions! o ciel! que d'*Européens* ſeroient meilleurs s'ils nous imitoient. Je liſois, mon cher Alha, ces jours paſſés ſous les yeux d'un de mes pedagogues, que la pluſpart des grands hommes avoient eu des enfans indignes d'eux, d'où crois-tu que viennent ces effets? c'eſt parce qu'ils nont pas

mangé leurs pères. Les Rois de ces pays devroient ordonner, que les ſeuls grands hommes fuſſent mangés par leurs enfans, afin de former dans la ſuite des generations une race d'Illuſtres comme nous. Mais à quoi bon ces reflexions cher Alha? ils marchent tous dans les tenèbres & dans la honte. Comment diſent-ils que *Jeſus* les diviniſe. C'eſt en ſe faiſant manger par eux. *Jeſus* leur a donc donné les mêmes leçons que celles que nos ayeux nous ont laiſſées. Je ne vois ici que des enfans qui n'ont pas mangé leur père. On m'en montre à la cour & dans tous les etats. En effet, ſi ce que me diſent les *François* eſt vrai; ils ont eu des hommes admirables: mais ce que je ſais, c'eſt que leurs descendants ne leur reſſemblent pas.

SIXIÈME LETTRE.

Les femmes de ces climats ſont charmantes ; l'enjouëment, les graces, la vivacité, la liberté me les font aimer éperdûment. En vérité, mon cher Alha ! il faut être raiſonnable pour aimer les nôtres, mais celles-ci jettent dans l'yvreſſe : leurs vêtemens ſont faits pour l'amour ; & les charmes qu'ils laiſſent entrevoir aux jeux ſurpaſſent la beauté de l'aurore. Tu ſais, mon cher Alha, les loix du grand Esprit & qu'il nous avertit d'aimer par les objets qu'il nous préſente. Ici on ſe fait un devoir d'aimer ce qu'on hait, & de haïr ce qu'on aime. De là viennent ces humeurs bizarres, & ces ennuis qui les devorent : ils s'aſſocient ſans retour, & malgré la tyrannie où

ces loix malheureuſes retiennent la Nature, ils n'oſent ouvertement en briſer les chaînes. Il eſt vrai, cher Alha! qu'ils ne le font que pour contenter leurs Sacrificateurs. Dociles en effet au penchant qu'ils devroient ſuivre avec autant de ſimplicité que nous, ils ſe dédommagent de leur ſervitude. Le croirois-tu? cher Alha! ce n'eſt point l'amour qui forme ces nœuds, ce ſont des parents mélancoliques & intéreſſés, qui prescrivent à ces jeunes victimes, une tendreſſe qu'elles n'ont point. Ce ne ſont point ces mouvemens inexplicables des cœurs, qui les uniſſent, ces effuſions involontaires d'amour, ces attraits qui nous entraînent à notre inſçu, c'eſt une idée ſombre & réflechie, qui part du ſein de l'avarice & de l'ambition. Tout eſt ici bouleverſé, mon cher Alha! les rang & les diſtinctions enfantés par le hazard, ſéparent les Bergères des Bergers pour lesquels elles étoient nées.

Et

Et pour comble de caprice leur arrive-t-il de se rencontrer, & de s'apercevoir, qu'ils étoient faits l'un pour l'autre, les loix cruelles & injustes viennent troubler leurs embrassemens & les plonger dans des douleurs éternelles. Il faut, disent ces graves tyrans, fixer l'état des biens & des familles. Sans cela tout seroit en désordre sur la terre. Ah sublime Alha! le monde n'est-il pas une unique famille. Le prémier homme n'étoit-il pas père, frère & époux de la prémière femme tout à la fois? Chez nous tous les biens ne sont-ils pas communs? Nous suivons la simple Nature, pourquoi s'en sont-ils écartés? C'est ce prémier égarement qui a produit tous les autres. Ces principes détestables ont été sanctifiés, & tous ces maux sont devenus nécessaires. Chez nous toutes les conditions sont égales. Le cœur seul décide de nos engagemens. Il nous lie & nous délie à son gré. Il n'en est point par-

mi nous qui ne trouve à la fin le repos de tous ſes deſirs.

VOILA', mon cher Alha, où ſe ſont terminées ces ſciences & ces raiſonnemens, par lesquels ils prétendent l'emporter ſur nous. Courbés ſous leurs chaines onereuſes, ils oſent nous montrer leur liberté. Plus on fuit la ſimplicité de la Nature plus on s'égare. En vain par des caprices conſacrés au préjudice de ſes loix veut-on ſubſtituer d'autres loix; tôt ou tard elle nous ramène à elle & diſſipe malgré nous, les préjugés qui ſemblent affoiblir ſon aimable empire.

JE te jure, mon cher Alha, que je ferois ici plus de proſelites, que n'en a fait dans nos deſerts le vieillard à barbe vénérable, en nous prechant ſon Dieu. Toutes les femmes penchent vers nos idées, & plus je connois les habitans de cette ville prodigieuſe, où je ſuis, plus je découvre qu'ils penſent comme nos illuſtres *Iroquois*.

MOYEN-

MOYENNANT un ſac d'or, je poſſède la plus aimable des Créatures. Je n'ai jamais gouté en ma vie de plaiſir plus pur. Elle a le cœur tendre & paſſionné. Elle me préfère aux François les plus beaux. Elle ſe meurt, ſi je manque un jour de la voir & de l'embraſſer. Sa peau eſt plus blanche que la neige. Ses yeux ſont vifs & touchants. Son ſein inſpire la tendreſſe. Si *Glé* n'étoit pas ma ſœur comme elle eſt mon épouſe, la paſſion que j'ai pour cette *Europeënne*, effaceroit celle que je dois avoir pour la mère de mes enfans. C'eſt à préſent que je reconnois la ſageſſe de nos uſages. La tendreſſe extrême qu'un frère a pour ſa ſœur, ſoutient celle que je lui dois en qualité d'époux.

ICI c'eſt un crime que de donner trop de force à l'amour. Les liens du ſang, dès qu'il s'agit de mariage, ſont des obſtacles à l'union. Elles ſont odieuſes & déteſtables ces liaiſons ſi

propres à concilier les cœurs. On prend par caprice & par des feux volages des femmes étrangères. Juge, mon cher Alha, ſi ces motifs d'amour ſont puiſſant. Hélas! ils s'effacent un jour après. C'eſt un crime digne du feu de trouver dans le ſein de ſa ſœur un double amour, un double engagement. Scais tu bien, cher Ami! qu'ils s'épouſent ſans ſe connoître?

Un de leurs Illuſtres m'entretenoit ces jours paſſés des plaiſirs, qu'il goutoit avant ces nœuds ſacrés, qui ſont ſi doux pour nous & ſi cruels pour eux. Sache me diſoit-il *Igli*, que je n'ai pas de douleur plus ſenſible, que celle d'enviſager ma femme? Mon Père, homme dur, capricieux, intraitable, impraticable dans la Société, m'a menacé de ſe marier lui-même ſi je ne lui donnois des enfans. Il m'a fourni pour cet exercice une machine ſans eſprit, & ſans beauté, ſur laquelle j'ai travaillé par pure obéïſſance. Je

ne

ne l'avois jamais vuë, mais elle étoit riche, & par cette ſeule raiſon, mon Père barbare vouloit que mon cœur s'exprimat malgré ſes repugnances. Juge, mon cher Alha! ſi ces hommes ſont dignes de l'idée ſublime, que nos illuſtres *Iroquois* s'étoient formés d'eux. Aſſûre de plus en plus les habitans de nos contrées, qu'ils ſont eux-mêmes les Sages de la Terre. Il eſt vrai que les *Européens* ſemblent avoir emprunté des cieux des ſécrets, qui ne nous ſont pas révelés. Tu ne pourrois, cher Alha! t'imaginer les prodiges qu'ils ont inventés, l'uſage qu'ils tirent de toutes choſes, & leur adreſſe inconcevable. Ils ſemblent disputer au grand Eſprit le droit de créer. Mais ſouviens toi bien, cher Ami, qu'il vaut mieux pour nous, d'ignorer les commodités de la vie que d'apprendre d'eux tous les vices. Que ferons-nous en nous laiſſant ſéduire à leur magie? Nous inſpirerons à nos enfans le deſir de ſe ſa-

tis-

tisfaire: d'amaſſer des richeſſes & de ſe tuer pour les avoir. Leurs Sages, qu'ils appellent ſolitaires, ne ſont pas plus riches que nous. Ces vénérables regardent leurs compatriotes comme des fous qui s'occupent à des niaiſeries qu'il faut quitter à la mort. Tant il eſt vrai que ces nations ſont forcées de s'accorder avec nous, malgré leurs préjugés extravagans.

SEPTIÈME LETTRE.

SAIS tu bien, cher Alha, qu'ici on ne prête rien ſans caution? Tant ils ſont perſuadés de leur mauvaiſe foi mutuelle. On conteſte ici un morceau de terre, une habitation. Ces *Européens* ont des disputes ſérieuſes en conſéquence, qui durent quelque-fois la vie d'un homme. Un quart

quart de ces peuples ne vit qu'aux dépens de ceux qui font valoir ces droits prétendus. Ce n'eſt point la Nation qui poſſède la terre: ce ſont les particuliers qui ayant reçu de leurs ayeux une diviſion incommunicable, prétendent en chaſſer leurs frères & leurs compatriotes. En vérité, mon cher Alha, ces hommes ſont de grands ſots. Ils déférent tous les honneurs à ceux qui ont la complaiſance, en décidant leurs querelles, de leur oter avec leurs biens tout moyen de disputer à l'avenir. Ils appellent les Pairs du Royaume ceux qui dans le fond ne ſont que des graves figures, faites pour écouter tous ces inſenſés. Ils ont des juridictions à l'infini. Les Parlemens ſont les prémières. Les Parlemens, à ce qu'ils diſent, étoient autrefois une Aſſemblée de Nobles, que le Roi, ſelon les beſoins, faiſoit tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pour décider les plus grandes affaires: pour

les

les cauſes légères les Seigneurs en jugeoient chacun dans leur diſtrict. Tout ce langage te paroit ſingulier, mais il faut que tu t'accoutumes à toutes les idées des François. Chez nous tout eſt immuable, depuis que le monde eſt fait, nous ſommes encore les mêmes, mais ici tout s'accroit. Plus on remonte dans leurs antiquités, plus on voit de ſimplicité par-tout; dans ces tems poſtérieurs ils croyent beaucoup mieux penſer que n'ont fait leurs pères. En ſorte que l'on voit clairement jusqu'à quel point s'eſt augmenté chez eux cet eſprit de propriété & de conteſtation.

Ils diſent dans leurs prières qu'ils ſont nés dans la malice: en vérité, cher Alha, je les en crois ſur leur parole. Un de leurs gens de chicanne m'en a plus appris que des millions de lunes n'en apprendront à nos vénérables *Iroquois*. Les raiſons, telles juſtes qu'elles ſoient, peuvent ſe conteſter des années entières. Les précautions dans les procès

cès ſont immenſes. C'eſt une routine ſacrilége, que l'on applique ſans diſtinction : & faute de l'avoir ſuivie exactement le grand Eſprit lui-même me donneroit gain de cauſe que je perderois mon affaire. C'eſt une manière de montrer qu'on a raiſon ; & ſans cette manière lucrative pour ces Vénérables, alterés & devorans, quoiqu'on ait raiſon on a tort. Que penſerois-tu d'un de nos Sages, qui me condamneroit ſeulement, parce que je m'exprimerois en langage canadien plûtôt qu'en langage iroquois. Je lis avec plaiſir les livres de leurs Sages : ils ſont pleins de maximes toutes ſemblables aux nôtres. Leur *Jéſus*, qu'ils diſent Fils du grand Eſprit, n'a pas voulu juger aucun différent. Il leur ordonne de donner leur habit & leur manteau, ſi on leur conteſte la moindre choſe. *Paul*, un de leurs Inſpirés, regarde les procès comme des crimes. *Jean Chryſoſtome* dit, que le mien & le

le tien ſont la ſource de tous les maux de la Terre. Tu vois, cher Alha, que la ſageſſe eſt la même dans tous les climats & que ces peuples aveugles pourroient voir clair s'ils vouloient.

HUITIÈME LETTRE.

Leurs Sacrificateurs font profeſſion de ne jamais aimer de femmes, & ils appellent cela vertu. Juge, mon cher Alha, ſi leurs promeſſes peuvent être ſolides? La Nature eſt plus ſage qu'eux; elle ne ſe contrefait jamais. Crois-tu qu'on puiſſe étouffer ſes ſentimens? & qu'à force de philoſopher on n'aimera pas ce qu'il y a au monde de plus aimable. L'Auteur de toute vertu a oublié, en nous formant, de nous donner de l'averſion pour ces compagnes délicieuſes de notre vie. Cet amour

mour tendre, que nous apportons en naiſſant pour la moitié de nous-mêmes, eſt, diſent-ils, l'ouvrage d'un certain Etre, ennemi de Dieu & de l'homme. Je ne ſcais pas où ils ont pris une idée auſſi depourvuë de ſens. Ils me citent là-deſſus des hiſtoires, qu'ils aſſurent, que le Grand Eſprit a dictées à leurs Illuminés par preference à nous. Telle eſt la folie de ces nations, mon chèr Alha, ils donnent à l'équité même des choix & des predilections. Non, tu ne le croiras pas: ils pretendent que l'Amour des femmes eſt criminel. Ce penchant que le Grand Eſprit nous a donné, n'a d'autres bornes que notre cœur & nos deſirs infinis. Ils croyent ici que nous devons etouffer cette voix de la Nature, & ne lui donner que certains conſentemens, ſans quoi ils ſe perſuadent, qu'après la mort, nous ſouffrons des feux ardens dans des lieux ſouterrains. Si ces raiſonnemens viennent du Grand Eſprit, comme ils l'aſ-

ſurent, il faut certainement que nous, qu'il a faits, en ſoyons inſtruits de quelque manière. Il faut que notre cœur & celui de ces peuples diſent la même choſe. Oh oh! me diſoit un de leurs Venerables, notre cœur & le vôtre, *Iroquois*, ne s'accordent que trop, mais nos livres le deffendent.

Quoi donc, lui dis-je, ton cœur dit blanc & tes livres noir; & tu dis qu'ils ſont les uns & les autres l'ouvrage du même Dieu? tu ès fou Reverend. N'ès-tu pas plus certain, que le Grand Eſprit a fait ton cœur, que tu n'ès certain qu'il a dicté des volumes à tes Inſpirés? Oui, ſans doute, repondit le chretien; es-tu donc à balancer pour reconnoitre une main étrangere, différente de celle du maitre de ton cœur? Il eſt plus inconteſtable que le Grand Eſprit nous a faits, tous tant que nous ſommes, qu'il n'eſt inconteſtable qu'il a dicté des livres; donc que nous devons plutôt croire nos cœurs, qui ſont ſes ouvrages cer-

certains, que ces volumes, ſur lesquels on peut former des conteſtations ſans fin. La ſeule contradiction entre ces Livres & nos cœurs inſpire du ſoupçon; je dis plus, elle montre la fauſſeté de ces ecrits. Je ſuis ſûr que Dieu a gravé dans mon cœur ce qu'il a voulu; mais ſuis-je ſûr qu'il a parlé à tes Sages? Mon cœur detruit leurs dogmes; donc que ces dogmes viennent d'un auteur different de l'auteur de mon cœur. Choiſis venerable Diſciple de Chriſt, & conviens que l'un des deux s'eſt trompé. Quelle certitude approche de celle, que j'ai que le Grand Eſprit a formé mon cœur.

NON, mon chèr Alha, ils ne croyent leurs reveries pas plus que nous, quand on veut les approfondir avec eux. Ils ſont forcés d'etouffer la revelation de la Nature, toute ſacrée qu'elle eſt, ou de mepriſer enfin leurs prejugés inſenſés. Que je les plains ces triſtes & languiſſantes victimes, à qui

on arrache d'une main barbare la moitié d'eux-memes ! Quels reveurs ont imaginé une loi, que la Nature dement, & par conſequent que le Père de la Nature n'a pas faite.

L'on ne voit dans tous ces climats que des troupes de jeunes filles, & de jeunes garcons, qui eſſayent avec des efforts impuiſſants de combattre le plus juſte de tous les penchants. Ces eſclaves de leurs pretendus Sages gemiſſent ſous des chaines inſuportables, & puniſſent en eux la main du Dieu qui les a formés. Tout eſt amour dans l'univers, tout l'annonce ; & malgré leur reſiſtance ils ſubiſſent enfin ſon empire. La loi de la Nature eſt la prémière : ils en conviennent ; & nulle autre Loi ne peut l'aſſervir. Sa force ſe fait ſentir au cœur de ces peuples extravagants, qui la dementent & lui obéiſſent à leur gré, qui l'approuvent & qui la blament.

Les Sacrificateurs paſſent ici pour les hom-

hommes les plus paſſionnés, mais les plus diſcrets. Une eſpèce de contrainte rafine leurs ſentimens. Le cœur, mon chèr Alha, n'eſt jamais vuide; il eſt fait pour aimer. Le contraindre c'eſt raſſembler ſes forces; c'eſt groſſir un torrent prêt à rompre les obſtacles. Auſſi bientôt après il ne connoit plus de digues. Ne crois pas cependant, chèr Alha, que les Venerables ſoient la dupe de leur cœur, & de ce phantome de vertu, dont ils ſemblent être les hoſties. Ces ſacrificateurs ont plus de femmes que le reſte du peuple. Je les ai examinés moi-même dans leurs temples; on en voit en foule autour d'eux, leur parler à l'oreille avec empreſſement des heures entières. Que crois-tu, chèr Alha, qu'ils aient à ſe dire pendant tout ce tems? Je ne puis voir une belle fille deux moments ſans l'aimer; crois-tu que ces hommes ayent le cœur différent du mien? Les plus beaux & les mieux faits d'entre eux, car je l'ai re-

marqué, s'ils ont l'air reſervé & le maintien ſage, ſont les plus courrus par les femmes.

Il y a d'autres pretendus ſolitaires, mal-propres & vêtus groiſſièrement. Pour ceux-là rarement elles leur parlent. Elles ne vont les entretenir en ſecret qu'une fois l'année, & leurs converſations ſont très courtes. Tu vois bien, chèr Alha, que l'amour fait toutes ces différences.

Apprens à mes enfans à s'aimer mutuellement; & dès qu'il ſeront nubiles, unis chaque frère avec ſa ſœur, ſelon leur choix & leur volonté, embraſſe mille fois & encore mille fois ma chère *Glé*, ma ſœur, & mon epouſe: dis lui que le Grand Eſprit m'a donné quatre enfans ici, afin qu'elle s'en rejouiſſe avec moi. Un Sacrificateur me les a pris, & j'ai beau les lui redemander, il me careſſe & me perſuade de les lui laiſſer. Il les a fait apporter à ſon temple, & leur a jetté de l'eau ſur la tête;

te; ceremonie que l'on fait à tous ces peuples en venant au monde.

NEUVIÈME LETTRE.

On trouve ici des habitans de toutes les nations : leurs religions ſont toutes différentes : ils en disputent ſans ceſſe, & les hiſtoires de ces climats font foi que des millions d'hommes ſe ſont egorgés avec fureur, pour un argument d'un Venerable. Comme je veux m'inſtruire de leurs ſentiments, j'aſſemblai il y a quelques jours dans mon habitation, un *François*, un *Juif* & un *Turc*. Je leur avois fait preparer un repas. Mais quand je voulu les faire mettre à table ſelon l'uſage de ce pays, le Juif & le François ne voulurent pas manger, & le Turc ne voulut pas boire ; en ſorte que

moi, qui comptois avoir tous les convives du même equot, je fus auſſi ſurpris qu'irrité de ce qu'ils ne faiſoient aucun uſage de mes liberalités. Je marquai à l'Anglois, en lui parlant à l'oreille, mon indignation. Apprens *Igli*, me dit-il, que ce ſont des ſuperſtitieux. Ce Juif, que tu vois, croit tous les peuples impurs & ſouillés, & ne mange de rien où nous avons touché. Ce François ne mange point de viande le vendredi & tu nous offre aujourd'hui de la viande. Le Turc ne boit point de vin. Son prophète Mahomet le lui a defendu. Mais, lui dis-je, de quelle religion ès-tu donc? je ſuis chretien repartit-il; mais ce François l'eſt auſſi, lui dis-je, fais-le donc manger. Apprens *Igli*, continua-t'il, que chez ces chrêtiens, il y a encore un reſte de Judaïsme, & que nous autres nous ſuivons l'évangile pur & degagé des inventions humaines, qu'on y a ajoutées depuis. Le François pretoit curieuſement

ment l'oreille à ce que nous disions, & attaqua l'Anglois vivement sur sa pretenduë Liberté Evangelique. Il cita Jesus, ses traditions, & ses docteurs. L'Anglois, qui n'en perdoit pas un coup de dent, cherchoit dans une bouteille de vin excellent les reponses aux arguments. Jesus a jeuné quarante jours, reprit l'Anglois, mais il n'en a pas fait un precepte aux Chrêtiens. Ce sont les Tyrans pontifes qui se sont arrogés le droit d'instituer des preceptes, des pechés, & des coupables. Pierre, continua-t'il, avec feu, a reçu ordre de Jesus dans sa vision de la nape de manger de tout, sans distinction. Ils se traitèrent de part & d'autre d'heretique, & poussèrent la dispute plus loin.

J'AVOUE que je fus aussi surpris que rebuté de ce cahos de raisonnemens, aussi absurdes qu'inintelligibles. Ce que je sais, ce qu'ils les attribuent à leur Evangile, que je lis tous les

jours, & où ils trouvent, ce qu'il ne dit point. Je les regarde en vérité, mon chèr Alha, comme des inſenſés qui conteſtent la forme, tandis qu'on leur diſpute le fond.

Le Rabin les entreprit tous les deux, & leur reprocha de reconnoître pour Dieu un Juif pendu; le Turc pretendit que Mahomet étoit le veritable Envoyé de Dieu, qu'il falloit ecouter; en ſorte que j'eus le plaiſir de les voir aux priſes le reſte de la journée, ſans pouvoir decider lequel des quatre avoit raiſon. Que vous êtes fous, leur dis-je, de prendre des hommes pour vos Docteurs; & de vous conſumer à juſtifier leurs imaginations. Nos Sages Iroquois n'ont ni Pedagogues, ni Propheties, ni Viſions, ni Livres. Notre precepteur c'eſt le Grand Eſprit. Le monde & notre cœur ſont les volumes où nous liſons ſes volontés. Jamais nous n'avons eu deux penſées differentes parmi nos ancêtres. Jamais la divi-

viſion n'a dechiré nos familles & nos cantons.

Scache, mon chèr Alha, qu'ils regardent comme des Sçavants les hommes qui ont chargé leur memoire & leur eſprit, d'un amas confus des erreurs de tous les peuples. Ils ont chacun de leur côté un très grand ſoin d'excepter leurs ſentiments de la liſte de ceux, qui ſe trompent. Ce que je remarque, c'eſt que tous ces peuples regardent la religion comme un joug, tandis que nous la regardons comme la plus grande de nos douceurs. Les Juifs crient dans leurs Synagogues, les Chrêtiens ſont triſtes dans leurs aſſemblées. Les Turcs, dit-on, pleurent dans leurs Mosquées, & nous dans le temple eternel de l'univers, nous n'avons jamais rien imaginé de terrrible & de lammentable.

Tu le ſais, chèr Alha, quels ſont nos transports de joye, à la vuë du ciel; & quels ſont ces accens ſecrets, dont

dont le Grand Eſprit ſe ſert pour parler à nos cœurs. Tu ſais la manière ineffable avec laquelle il s'exprime à nos yeux. O Sainteté! O Conſolation! que le trouble & la conteſtation n'interrompent jamais. L'amour & la ſimplicité font naître nos adorations & les rendent continuelles. Ici mille objets ſont proſcrits ou ſont des ſujets d'allarmes, mais pour nous, chèr Alha, nous avons appris de nos pères, qu'ils ſont tous les aimables interprètes & les Lettres fidèles, qui nous parlent de la divinité. Tout excite notre admiration ſans exciter nos raiſonnements. De notre impuiſſance à nous connoître nous-mêmes, nous avons appris à ne pas nous appliquer à rien comprendre. Ces peuples, mon chèr Alha, paſſent ici leurs jours dans le chagrin, pour expliquer la nature. Ils meditent, ils diſputent avec un orgueil puerile; ils mepriſent leurs adverſaires, & tous, tant qu'ils ſont, ils n'en ſavent

pas

pas plus les uns que les autres. Sache que depuis les tems reculés d'Ariſtote, un de leurs Sages, ils ne ſont pas encore avancés d'un pas de plus. Que ma chère *Gié* te cheriſſe comme moi-même! qu'elle t'accorde les baiſers les plus tendres! & qu'elle goute entre tes bras la félicité la plus parfaite.

DIXIÈME LETTRE.

La France eſt un Etat puiſſant de l'Europe. Ses Rois ſont abſolus, mais extrêmement cheris de leurs peuples. Les *François*, ſi jaloux de leur diſcernement, ſemblent devenir aveugles dès qu'il s'agit des volontés de leur monarque, perſuadés qu'ils ſont qu'il eſt un père & non pas un maître. Qu'un Prince eſt heureux: qu'il eſt puiſſant quand il commande à ſes amis! Tu

ſe-

ſeras ſurpris, chèr Alha, de leur credulité. Ils ſe ſont imaginés que d'un ſeul mot leur ſouverain pouvoit convertir l'or en papier, & le papier en or. Je ne ſais s'ils le regardent comme un magicien ou comme un dieu. Tel eſt ce peuple orgueilleux, qui ſe prefère à tous les autres. Le Prince qui eſt aſſis ſur le trône eſt d'un maintien aimable & pacifique. Il fait prendre les armes à regret, & fait la guerre avec force ; ſes armées ſont victorieuſes ; il vient d'aggrandir ſes etats. Il a pour miniſtre un pontife venerable, eloigné de l'amour des richeſſes, quoiqu'il les tienne toutes dans ſes mains ; beaucoup de François le louent, peu le blament, les etrangers le reſpectent.

Les faveurs du Prince ſont ici appretiées. Pour être ſon eſclave dans ſon palais, dans la judicature ou dans la guerre, on donne des ſommes conſiderables. L'Avarice des miniſtres ſubalternes a inventé ces negoces honteux,

teux, & a fait d'un grand Roi un Marchand de tout ſon Royaume.

Leurs ſacrificateurs, dit-on, n'aquèrent ſouvent de grandes & amples poſſeſſions, qu'à force d'argent & de femmes.

J'etois il y a quelques jours chez le venerable pontiſe miniſtre. Je me promenois dans l'Antichambre au milieu d'une foule de Grands & de Petits de toute eſpèce. Je m'approchai d'un jeune homme de la race des Illuſtres, qui portoit l'habit de ſacrificateur: & converſant enſemble, j'attens, me dit-il, Madame ****, qui m'a promis de me faire donner par le pontife miniſtre une Egliſe, qui me raportera trente mille francs chaque année. Il m'entretint des ſervices que ſes ancêtres avoient rendus a l'Etat, au lieu de me montrer ſes vertus; & crut ſans doute, que ſes ayeux lui avoient transmis la ſageſſe, neceſſaire pour occuper la place qu'il ſollicitoit avec ardeur. Tu

ſais,

ſais, chèr Alha, ce que nous demandons à nos Illuſtres, pour commander à nos compatriotes, & ſi nous nous en croyons jamais dignes. Mais je fus fort ſurpris de m'apercevoir, que ce jeune ſacrificateur vouloit devenir le pedagogue de cent mille hommes, & d'un aſſez grand pays. La dame attendue arriva comme une divinité; & me quittant brusquement, il courrut pour la ſuivre. Les portes, qui paroiſſoient impenetrables, s'ouvrirent tout-à-coup, & le pontife miniſtre malgré ſon grand âge, vint la recevoir, ſoûrit à ſon aſpect, & lui accorda tout ce qu'elle voulut.

UN autre Illuſtre m'oborda. J'ai acheté, me dit-il, une charge de preſident à *Mortier* au parlement, & je viens demander au pontife miniſtre l'agrément de la cour. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette charge lui demandai-je. Elle me coute huit cent mille francs, me repondit-il, & la fortune

des

des habitans de ce Royaume va dépendre de mes arrets.

Je n'aurois garde, mon chêr Alha, de lui dire que je les plaignois d'avoir un ſi grand fou pour juge de leurs affaires; il me parla de chevaux, de chataux, de chiens, de courſes, & de chaſſes. Je ne pu tirer autre choſe de ce chef du peuple, qui ne put jamais repondre aux queſtions que je lui faiſois ſur les loix de ſon pays.

Je le quittois pour joindre un Anglois de ma connoiſſance: quand un ſage François me dit: tu vois ce vieux guerrier, couvert de bleſſures & ſa téte blanche: il arrive du fond de ſa province. Il a obéï, il a commandé, l'eſpace de cinquante ans dans les armées. Il a vû quinze batailles rangées, & vingt deux ſiéges; & il ſe voit paſſer ſur le ventre une foule de jeunes gens, qui montent aux honneurs. Il n'a ni penſions, ni recompenſes, & regrette le Gouvernement de Louis XIV.

il eſt reduit loin des grandeurs, qu'il à meritées mille fois, à paſſer le reſte de ſes jours dans l'obſcurité de la campagne. Je criois à l'injuſtice, quand un François, qui s'étoit arreté avec nous ſur l'eſcalier, nous dit tranquilement, cet homme eſt trop vieux pour obtenir des graces. En vérité, mon chèr Alha, j'étois ſi indigné, que ſi ma qualité d'etranger ne m'eut retenu, j'aurois pour ce vieillard reſpectable rempli le palais de clameurs; mais je me contentai de repandre des larmes, & de les mêler avec les ſiennes.

ONZIÈME LETTRE.

J'ETOIS malade, mon chèr Alha, ces jours paſſés d'une colique violente, quand au milieu de mes douleurs, un certain homme vint me tenir un

un langage grave & ſcientifique, moitié Latin, moitié Grec, & moitié François. Heureuſement pour moi mes pedagogues m'avoient appris les principes de ces idiomes, en ſorte que j'entendis à peu près ce que ſignifioit ſon galimatias. Il fit ſemblant de conjurer ma maladie; & ſçachant de mon hôte, que j'étois étranger, il me dit d'un ton goguenard, qu'il etoit charmé de me ſervir, & moi j'en ſuis bien faché, lui dis-je, Venerable? Les François, continua-t-il, ſont les premiers medecins du monde? ſa bouche avoit un flux epatique d'aphorismes. Il me tata le poux: il regarda ma langue & mes yeux: mais par malheur pour lui, il me ſurvint un vomiſſement & je me trouvai entièrement ſoulagé. Je m'informai plus amplement de cet homme: on me dit qu'en Europe ces gens vendoient la ſanté. N'en ſois pas ſurpris chèr Alha, puiſqu'on vend l'eau à *Paris*. La Medecine a ſes raiſons ici pour être

myſterieuſe. Il n'eſt donné qu'à ceux, qui ſont initiés dans ſes myſteres, d'être utiles au genre humain malade. Les hommes ont beau ſe recrier, l'amour de la ſocieté a beau reclamer & exiger la connoiſſance des doſes neceſſaires pour ſe guerir de la fievre, il faut qu'il en coute pour conſulter les Reverends. Il faut obtenir d'eux quelques figures ſorcières, qui miſes au net, par un droguiſte, font avaler aveuglement à ces nations la vie ou la mort. Croirois-tu, que l'intérêt, pouſſé à un tel excès, fut toleré par les loix? Si les Européens ſcavoient ſe guerir, leurs medecins mourroient de faim. Qu'ils vivent donc, j'y conſens: pourvu qu'ils n'attentent pas à ma vie, comme on dit ici, qu'ils le font impunement. N'eſt-il pas ſurprenant, que ces peuples inſenſés rougiſſent d'ecouter l'inſtinct commun de la Nature, & qu'ils ſe repoſent du ſoin de ce qu'ils reſſentent à des devins, qui ne rencontrent

trent presque jamais. Scais-tu bien, chèr Alba, que ces indications, qui nous instruisent naturellement, sont entièrement eteintes & negligées ici? qu'on doute de leur force & de leur vérité, quand elles se presentent? je te jure, que je ferai en sorte de ne jamais mourir dans ces climats. Deux animaux infatiables obsedent dans ces derniers momens; le Medecin & le Sacrificateur: cette engeance vous développe tout ce qu'hypocrate & les saints Pères ont de redoutable & de terrible. homme en santé & vertueux mourroit de frayeur des consequences palpables & raisonnées qu'ils etalent. Ils arrachent tous les deux de complot à leurs foibles patients l'ame & la bourse, & s'engraissent de maladies. Nous ne faisons rien cette année, me disoit un de ces Sacrificateurs, gras & frais? nous n'enterrons plus; mais voici le mois d'Octobre. Comment, lui dis-je, on paye donc ici sa sortie du mon-

de? oui., me repondit-il gravement, nous chantons pour le bien de leur Ame. Et pourquoi chanter ajoutai-je? afin reprit-il que le Grand Eſprit ſe ſouvienne d'eux dans ſon ſaint Paradis? Telle eſt, chèr Alha, la folie de ces Venerables. Ils veulent apprendre à Dieu à aimer ſa creature. Ils crient à ſes oreilles, comme s'il étoit ſourd. Tu ris ſans doute des idées ſingulières de ces *Européens*. Sache cependant, qu'ils s'eſtiment plus que nous; & qu'ils nous regardent comme des ſauvages, qui avons a peine la figure de l'humanité.

DOUZIÈME LETTRE.

VIENS, *Igli*, me dit hier un Venitien de ma connoiſſance? je veux aujourd'hui te montrer le Dieu Plutus. Quel eſt ce Dieu, lui dis-je: c'eſt un Juif,

Juif, me repondit-il. Que de divinités lui repartis-je ſont ſortis de cette nation ! chaque jour me dit-il on va l'encenſer; mais il fait la depenſe des ſacrifices. Je le ſuivi, & j'entrai dans un temple doré: les autels étoient dreſſés en faveur des adorateurs, & non pas pour l'idole. Il étoit environ la moitié du jour, quand un phantome antique, le front courbé, ſur ſes genoux, les yeux bordés de rouge, porté par des eſclaves ſur un brancard d'or, s'apparut, comme une ombre, au milieu de la troupe choiſie, & deſtinée aux myſtères. J'étois aſſis comme les autres, ſans oſer toucher aux victimes, & demandois à mon Venitien, ſi ces illuſtres avides, que je voyois, comptoient encore manger chez eux à leur retour? non, me dit-il à l'oreille: ce ſont les *paraſites* du Dieu. Que voulez-vous dire *paraſites?* ces illuſtres, continua-t-il, ne mangent jamais chez eux. De quoi vivent-ils donc, lui dis-je?

cependant trois prêtreſſes faiſoient la diſtribution des hoſties. On but & on mangea largement des mets & des vins les plus exquis: après quoi les mêmes eſclaves remportèrent le Dieu, dans un autre temple voiſin. Tous s'y rendirent à l'inſtant: & faiſant un cercle autour de lui, lui tenoient des discours ſans raiſon, & ſans ſuite. Je ſouriois en moi-même de la ſottiſe de la Divinité, qui admettoit un ſemblable culte. Le vieux Plutus careſſoit les dames de ſa main decharnée, & paſſoit même quelquesfois les bornes de la modeſtie divine. J'avois une extrême impatience de ſortir avec mon Venitien, pour lui demander le denouement de ce ſpectacle. Nous nous éloignames ſans rien dire, ſelon l'uſage de ces peuples, qui quittent leurs meilleurs amis, ſans ſe dire adieu; & quand nous fumes en liberté: quel eſt donc ce magot lui dis-je? ſont-ce là les dieux de ce pais? ſache *Igli*, me dit-il, que ce Juif acquite ſa con-

conſcience. Il repand à pleines mains ſur quelques particuliers, ce qu'il a volé au public. Ce Circonçis a allié ſes enfans aux Illuſtres du Royaume, & vit impunement du ſang des citoyens. Ces femmes, que tu as vuës ſi charmantes & ſi aimables, qui ſemblent faites pour la volupté, crois-tu qu'elles viennent reveiller les feux amortis de ce Rabin moribond? non, chèr *Igli*, c'eſt l'or & la bonne chère qui les aſſemble ici. Ce metail leur attendrit le cœur: & ce cadavre hideux s'eſt imaginé n'avoir pas encore perdu tout credit à Cythère; il tient ſous ſon empire les miniſtres mêmes de l'etat. Quelques unes de leur charges ſont à lui: & cet homme ſemble eſſayer juſqu'où peut aller la puiſſance de l'or. Ce diſciple de la Synagogue vit auſſi magnifiquement, que les Rois. Il leur prête dans leurs beſoins, les rapines & les depouilles de pluſieurs provinces. Mais, dis-moi donc, chèr ami,

ajoutai-je, que vouloient dire ces adorateurs, qui l'environnoient ? pas un ne le connoiſſent, me dit-il, que pour avoir été le voir comme toi & moi, & que pour avoir mangé ſes holocauſtes. Les uns cependant lui rappellent la bonne grace de ſa jeuneſſe, ſes exploits amoureux, & les feux qu'il inſpiroit aux dames ; les autres vantent ſes richeſſes, ſon credit, ſes ſervices, ſa probité, & lui font oublier agreablement la cruauté des heretiques brutaux, qui ont voulu jadis le ſuſpendre. Pour moi je lui ai fait les complimens du doge, & de la republique de Veniſe, qu'il a reçus avec bonté.

C'est ainſi que ce phantome ridicule achète les ris des ſpectateurs.

En vérité, chèr Alha, il faut que l'yvreſſe de ce metail, que nous mèpriſons, ſoit bien dangereuſe pour produire des effets ſi etranges. Que le Grand Eſprit, qui veille à notre bonheur, nous preſerve de pareils dieux!

On

On dit qu'il y en a ici un grand nombre de différentes classes. Mais que les mieux fetés sont les dieux de l'or. Les flatteurs sont chez eux & chez les Princes, on ne dit la vérité que parmi le peuple. Heureux s'il n'étoit pas lui-même enseveli dans la nuit d'une infinité d'autres mensonges.

TREIZIÈME LETTRE.

Je me promenois, il y a quelques jours, dans les jardins du palais des Rois, où je m'occupois de mille reflexions sur tout ce que je decouvrois d'extraordinaire dans ces climats. Le tems étoit serain: il s'y étoit rassemblé beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire. On se promenoit par troupes, ou l'on s'asseyoit sur les gazons. Je passois dans toutes les allées des bosquets pour ad-

admirer les femmes, qui me raviſſoient par leur blancheur, le rouge admirable de leurs jouës, par leur air noble & leur maintien facile & aimable. Une troupe de jeunes gens, parfaitement beaux, s'aviſèrent de me remarquer, & me montrant au doit, ſe moquoient du mauvais ordre de ma coeffure, de ma chauſſure & de mes habits.

Tu peux bien juger, mon chèr Alha, que je n'avois pas trop bonne grace, n'etant point accoutumé dans nos deſerts à m'habiller comme eux. Ces jeunes gens, par leurs ris en exciterent d'autres à me regarder: en ſorte qu'en un inſtant je me vis environné d'une foule etonnante d'hommes & de femmes de toute eſpece, qui m'accabloient pour me voir. Je te laiſſe à penſer, quelle fut ma confuſion, ces peuples ſont ſi ſottement avides de nouveauté, qu'il faut beaucoup moins qu'un étranger comme moi pour en attrouper des milliers dans les ruës. Mais je ne connois-

noiſſois pas encore cette eſpèce de folie, qui les agite. Ils éclatoient en ris & en cris: je les priois de me laiſſer aller: mes efforts pour penetrer ne faiſoient que conduire un peu plus loin le flux & le reflux de la multitude. Mes jeunes gens en queſtion étoient environnés comme moi d'un mur impenetrable. De quel pays ès-tu me dit un d'eux. Je ſuis *Iroquois* repondis-je. Je n'eus pas plutôt laché cette reponſe, n'en connoiſſant pas la conſequence, que le tumulte & les ris redoublèrent. Ne ſachant que faire & ma honte ſe diſſipant, je pris ma perruque, que l'on m'avoit tiraillée cent fois, & que j'avois à ma main; & je la mis pour me venger ſur la tête du beau jeune homme, qui étoit la cauſe de mon avanture. Tous les ris tournerent auſſi-tôt ſur lui; & mes voiſins s'empreſſant de le voir, je me perdis dans la foule & après bien des mouvemens, je ſortis ſans être reconnu des derniers qui ne

m'a-

m'avoient pas vu. Comme la chaleur eſt ici fort grande, je paſſai dans les ruës avec promptitude, ſans être un nouveau ſujet de riſée, & j'entrai chez ma belle Françoiſe, dont je t'ai parlé; elle badina beaucoup ſur ma figure, & m'exhorta ſerieuſement à me conformer plus que je n'avois fait aux belles façons de ce pays. Elle m'envoya chercher un maître à danſer, un baigneur, un perruquier, un parfumeur, me fit acheter ſur le champ des etoffes dorées & des ornements de ſoye. J'apprens à faire la reverence, à ôter mon chapeau, & je n'oſe plus ſortir que je ne ſois inſtruit. Je crois, mon chèr Alha, qu'il y a bien de la foibleſſe à tout cela. Mais que faire au milieu d'un peuple fou, qui pretend que tous les hommes doivent être habillés avec toutes leurs modes? on ne parle ici que d'ajuſtements, de bonne & de mauvaiſe grace. Ma belle m'a fait diſloquer les piés avec des douleurs in-

incroyables. Je l'ai ſouffert pour ſon amour. Sais-tu, chèr Alha, qu'il faut ici pour bien marcher, preſenter devant ſoi ſes piés tout de côté, & les genoux de même. En vérité je ſuis à la torture: mon bourreau m'a pourtant promis que je ne ſouffrirois que pendant une lune; toutes les idées ici ſont forcées & ſingulieres: La nature ſimple & ſans art leur ſemble trop groſſiere.

Je ne ſai quelle folie anima ce jour là le peuple; car je m'etois montré partout mille fois ſans eſſuyer cette honte. Ma belle m'a dit aujourd'hui qu'on ne parloit que de l'Iroquois, & qu'elle avoit pris le parti d'en rire comme d'un inconnu. Elle fait accroire aux gens de la maiſon & à ceux qui m'approchent chez elle, que je ſuis un Suiſſe de ſes parens, à qui elle veut faire voir *Paris*. Cette ville eſt ſi grande, qu'en changeant de demeure, on eſt auſſi peu connu que tu le ſerois, chèr Alha, en quittant ton pais pour

al-

aller au *Mexique*. Je me dedomage de mes tourmens entre les bras de ma charmante *Liſe*, & je bois des vins delicieux : malgré tout cela, je t'avoue que je regrette ſouvent mes chèrs Deſerts, ma femme, & mes enfans.

QUATORZIÈME LETTRE.

J'ETUDIE à préſent la philoſophie, ou la ſcience des amis de la ſageſſe. J'ai renvoyé il y a ſix lunes, mes deux pedagogues ; & je ſuis entre les mains d'un venerable, qui me deſole par ſes expreſſions heteroclites. Cet homme eſt une vraye machine à raiſonnements ; il veut m'apprendre par cent règles baroques à dire en bonne logique que deux & deux font quatre. Il ne dit rien ſans le prouver, ſans quoi il croiroit être un ſot.

EN

En vérité, chèr Alha, je ne ſais ce que ces ſcientifiques pretendent faire. On vous apprend donc ici le bons ſens par règles, lui diſois-je? oui me repondit-il. Vous avez raiſon, ajoutai-je; car ſans cela vous n'en auriez point du tout. Ces peuples ſentent leurs beſoins chèr Alha; & tachent de ſe donner par l'art, ce que la nature aparamment leur a refuſé. Il leur faut cent règles pour démeler un bon raiſonnement d'un faux. Pour nous apercevoir d'une fauſſe raiſon nous avons le ſentiment interieur, qui nous avertit, & qui ſuffit pour la juſteſſe de nos penſées. Les hommes & les animaux ont leurs règles ſûres; les eclaircir c'eſt les offusquer. Les animaux ont leur inſtinct, qui ne les trompe jamais: & nous nous aurions une raiſon qui jouïroit du même privilege, ſi nous la laiſſions à elle-même: elle nous indiqueroit ſûrement les choſes, que nous devons connoître, &

celles que nous devons admirer ; celles qui nous intereſſent, & celles qui nous ſont inutiles : celles qui nous ſont profitables, & celles qui nous ſont nuiſibles. Elle nous apprendroit que nous ne ſommes pas faits pour approfondir notre ſort, mais pour en jouïr : on cherche ici le mecanisme de l'univers, tandis que l'on ignore celui de l'homme.

L'Ame eſt immortelle, me diſoit un Sacrificateur : je lui repondis, chèr Alha, que nous n'avions jamais formé de diſputes ſur ces queſtions inutiles, inquietes ; & injurieuſes à l'empire du père, qui nous a faits. Mais je m'attirai par là ſa colère. Il me traita d'impie & ſe mit en depenſe de raiſons & de ſiltèmes, pour me prouver ce que ni lui ni moi n'entendrons jamais. L'Ame, continua-t'il, eſt un être ſpirituel : or un être ſpirituel ne peut perir ; donc que l'ame ne perira jamais, donc qu'elle eſt immortelle. Il me prouva que l'ame

é-

étoit ſpirituelle, parce qu'elle n'étoit pas matière. Que l'ame n'étant pas matière, ne pouvoit perir par la diſſolution des parties. Il m'etala une longue ſuite d'arguments, entaſſés les uns ſur les autres: il ne s'apercevoit pas, qu'il ſe jettoit dans un Labyrinthe. Il s'agiſſoit par des preuves ſans replique, de bien m'etablir d'abord la nature de l'ame (ſur laquelle il decidoit en ſot) avant d'avancer plus loin; mais il ne put jamais en venir à bout. Il put encore moins me montrer comment il étoit poſſible, que l'ame occupât un lieu phyſique, puisqu'elle eſt certainement contenuë dans un corps phyſique, ſans avoir des parties relatives. Il m'aſſura gravement, que l'ame étoit dans la glande pineale, comme dans le ſiége des ſenſations. Et des animaux, qu'en penſes-tu Venerable, lui dis-je? Oh pour eux, leur ame eſt materielle, me dit-il, eſt c'eſt ce qui fait la difference diſtinctive & eſſentielle de la leur

& de la nôtre. Vous êtes bien doctes, vous autres, ajoutai-je. A quoi connoiſſez-vous donc cela dans les bêtes; cela eſt clair *Iroquois;* je cru que c'étoit là le point, où il alloit briller, mais il ne me dit pas une raiſon, pour me prouver la materialité de l'ame des bêtes, qu'on ne put retorquer ſur le champ contre la ſpiritualité de l'ame des hommes. Je fus plus loin: cet homme m'echauffoit le ſang, en me citant ſes Venerables comme des garants infaillibles, & je lui prouvai par ſes propres armes, que les bêtes avoient des ames immortelles. En vérité, chèr Alha, tous ſes raiſonnements prouvoient egalement en faveur des bêtes l'immortalité, qu'il reſervoit à l'homme ſeul. C'eſt ainſi que leur orgueil les aveugle, à force de raiſonner ils ne ſavent plus où ils en ſont. Ils ſemblent connoître parfaitement la différence & l'eſſence de ces deux principes, qui font mouvoir les humains & les

les animaux ; ils poſent pour fondement de leurs preuves la nature de l'ame, qu'ils ignorent ; & raiſonnent à bon compte ſans ſavoir où ils vont. Mon ſacrificateur m'ota ſon grand chapeau de très mauvaiſe humeur ; tira un pied derrière l'autre, & me quitta ſans pouvoir m'aſſigner la difference qu'il y avoit entre lui & une bête. Mais ces docteurs ont beau s'eſtomaquer ; il faut qu'ils ſe reſoudent tous à la même humiliation. Je crois que la vérité la plus ſolide, dont ils ayent fait la decouverte ſur ces matières, c'eſt que les hommes meurent comme les animaux : & qu'ils ne ſavent pas, ſi leur condition n'eſt pas égale.

QUINZIÈME LETTRE.

J'étois hier au caffé ſelon l'uſage de ces peuples. Deux philoſophes à côté de moi diſputoient ſur la figure de la terre. Elle eſt platte des deux cotés diſoit l'un, elle eſt de la taille d'un melon, diſoit l'autre; & là-deſſus la diſpute s'echauffa. J'ecoutai attentivement, & j'eſperois en voir la ſolution claire; mais je fus fort ſurpris de m'apercevoir, qu'ils raiſonnoient ſur des ſuppoſitions, & ſans fondement ſolide: auſſi n'eclaircirent-ils rien. Ils n'en ſavent au fond pas plus que nous, chèr Alha, & la ſeule demangeaiſon de conteſter les occupe ſerieuſement à des inutilités. Dans l'impoſſibilité où ils ſont de s'aſſurer des vérités de la Nature, ils ſe repaiſſent de vraiſemblan-

blance. Cette nourriture eſt legère pour un eſprit ſolide, elle eſt même desagréable, parce que rien ne peut plaire que le vrai: mais la ravir à ces nations, ce ſeroit leur ôter le plaiſir de s'imaginer, qu'ils valent beaucoup mieux que les peuples, qui ne font pas leurs recherches. Une vraiſemblance ſuffit ici pour immortaliſer. Descartes, Newton, Copernic, Galilée, Gaſſendi, Mallebranche ſont des hommes beaucoup au deſſus des autres. Scais-tu pourquoi, chèr Alha? c'eſt que l'on croit, qu'ils ont trouvé quelque choſe, qui n'eſt ni vérité conſtante, ni menſonge averé. Je t'avoüerai cependant, que leur ſcience des calculs, de geometrie, & en général des Mathematiques, eſt bien admirable. Ils devroient tous ne s'appliquer qu'à elle, & laiſſer le monde tel qu'il eſt. Croirois-tu qu'à l'œil ils meſurent des eſpaces conſiderables, avec une exactitude ſurprenante. Ils ſcavent d'un coup de plume e-

claircir les nombres les plus confus. Ils ont tellement obſervé les elemens, qu'ils ſavent le poids & le volume qu'il faut leur oppoſer, afin qu'il en reſulte un effet juſte & precis. Leur Chimie & leur Mecanique m'ont paru longtems une magie: ils ont trouvé le ſecret d'imiter le tonnere des cieux, & de le faire partir à leur volonté. Par le moyen d'une certaine poudre noire, ils briſent les rochers, & font entrouvrir la terre. Je ne doute pas, que s'ils vouloient, ils ne puſſent à la fin detruire le monde: mais leur intereſt commun les retient. Ils ſe ſervent de ces foudres dans leurs guerres, & rien ne peut reſiſter au fer enflammé, qu'ils lancent contre leurs ennemis. Que nos deſerts ſont heureux d'avoir des mers immenſes, qui leurs ſervent de barrières! Conjure le Grand Eſprit de faire en ſorte que ces peuples reſtent chez eux, & que jamais ils ne pretendent nous faire leurs eſclaves.

Je

Je fremis en t'ecrivant chèr Alha; il vaudroit bien mieux compter ſur nos doits nos flêches, nos animaux, & nos poiſſons, que d'apprendre leurs ſecrets prodigieux, en expoſant nos aziles à des maux infinis. Je te remercie des peaux que tu m'as envoyées: elles ſont pretieuſes & belles: je les ai troquées pour de l'argent. C'eſt une grande commodité d'avoir tout ce que l'on veut avec ce metail. Ces nations ſe ſont accordées à croire, qu'il valoit autant que toutes les choſes de la vie, en ſorte que l'echange eſt facile. Si nous pouvions en faire autant d'un coquillage, ou d'une ecaille de poiſſon, & que nos Vaillants y conſentiſſent, je crois que nous ſerions auſſi avancés que ces Européens. Que nous importe de la réalité du prix d'une choſe, qui ſeroit acceptée dans nos climats ſur le même pié. On peut y mettre l'eſtimation que l'on veut, & s'en ſervir après très utilement. Ah! chèr Alha! je ſens

que je perds de mon ancienne ſimplicité, & que je te conſeille l'iniquité, qui regne ici. A force de converſer avec ces nations, on en prend le faux & les imaginations. Je me ſouviens qu'un François me propoſoit un jour ce projet extravagant, lorsque je m'entretenois avec lui de notre commerce. La honte de ma faute m'empêche de t'en dire d'avantage. Je m'aperçois, que j'ai beſoin d'efforts continuels pour me garantir des preſtiges qui me menacent. Ne ſouffre pas, je t'en conjure, le moindre affoibliſſement dans mon cœur; & ſi par malheur je me corrompois, laiſſe moi mourir malheureux, & ſans ſecours dans ces climats; ou prepare contre moi les flêches de nos illuſtres.

SE I-

SEIZIÈME LETTRE.

Je ſuis au deſeſpoir, mon chèr Alha, l'amour m'a ſoumis à la plus mechante de toutes les femmes. Je t'ecris malgré ſes precautions. La barbare m'a reduit en captivité: elle me montre à ces nations comme une curioſité. Elle m'a fait deshabiller par des jeunes gens de ſon complot. Elle m'a fait peindre le corps de diverſes couleurs: elle m'a conduit malgré moi dans un lieu public. Elle m'oblige ſous peine de la vie à danſer & à chanter à la mode de nos deſerts, tandis que je pleure dans mon cœur: je ſuis ſur le point de me tuer. J'en cherche tous les moyens ſans les trouver. On me nourrit, on me couche, on me garde à vuë. Je crois que c'eſt pour la dernière fois, que je t'ecris: tu ne ver-

verras plus ton chèr *Igli*. Cache à ma chère *Glé* ma douleur & la tienne. O Ciel que je ſuis malheureux de t'avoir quitté! chèr Alha! le plus tendre de mes amis, je meurs loin de toi! ces animaux farouches & cruels me jetteront dans la terre. O mes enfans! o mon aimable ſœur, que le Grand Eſprit m'a donné pour epouſe! Je ne repoſerai pas dans votre cœur. Que n'ai-je été devoré par les bêtes! que la mer ne m'a-t'elle englouti! que le feu ne m'a-t'il conſumé. La cruelle, que j'ai tant aimée, m'a pris mon argent & mon or. Cette lettre me coute un pendant d'oreille. Je l'ai briſé pour le donner à un de mes gardes, afin de te la faire tenir: on m'a mis ces ornements, comme à une victime, que l'on va immoler. Cependant la perfide eſt entre les bras de mes ennemis; elle ſouffre leurs careſſes, & ſe livre à leur amour. Sous mes yeux, je l'ai vu rire; je l'ai vu m'inſulter; je l'ai vu dans

des

des poſtures laſcives, manquer aux ſerments ſacrés, qu'elle m'avoit faits. Je l'aime encore, malgré ſes forfaits; elle eſt ſi belle, que je ne la puis voir ſans m'adoucir; elle profite de cet empire pour m'accabler. Elle me dit, qu'elle m'aime toujours, & je ſuis desarmé. Je lui repreſente en vain, que ces jeunes gens ne ſont pas mes amis, & qu'elle ne devroit pas par conſequent ſe livrer à eux. La follette me repond qu'ils le deviendront, & leve ainſi mes ſcrupules. Je la preſſe par ſa religion, elle dit, qu'elle eſt de la mienne. Je lui demande ma liberté; elle me dit qu'elle a perdu tout ſon argent au jeu, & qu'elle n'a eu d'autre reſſource pour en amaſſer beaucoup en peu de tems, que de montrer ſon *Iroquois;* que je ſuis trop heureux d'acheter ainſi ſa tendreſſe; qu'elle me nourrira en attendant mes balots de pelterie; que je ne dois pas m'ennuyer en auſſi bonne compagnie; que les fem-

femmes ne peuvent me voir ſans amour. Qu'elles viennent toutes contempler un homme tel que la ſimple nature l'a formé ; qu'elle en connoit plus d'une, qui brûle pour moi. Elle m'embraſſe, & ſes charmes m'enchantent. Je ne ſais, chèr Alha, ce que je fais: la colère & l'amour me devorent tour à tour. Je vois du matin au ſoir plus de monde qu'il n'y en a dans nos deſerts. Je me promene dans une grande Sale, deſtinée à mon exercice. Tous les yeux ſe fixent ſur moi. Les differences du ſexe, que l'on ne voit ici qu'à bonnes enſeignes, n'eſt pas ce qui excite le moins la curioſité. Les jeunes filles me regardent avec etonnement: les unes en ſourient & les autres conſervent une gravité inſtruite. Je me conſole quelquefois de mon malheur, en regardant les plus aimables. Jamais l'amour n'excite chez moi ſes traits, que je ne remarque chez elles, je ne ſais comment, des yeux plus at-

ten-

tentifs ſur les mouvements naturels de l'humanité, qu'on leur cache ici avec un grand ſoin. Je reflechiſſois ſur ce fanatisme, & j'examinois ce qu'ils appellent pudeur, honte, effronterie. En vérité, chèr Alha, eſt-ce dont là la ſource de la tendreſſe dans nos deſerts? n'eſt-elle pas plus ſublime? n'eſt-ce pas le cœur lui-même qui eſt chez nous la meſure de l'amour. Les liens du ſang, la fraternité ſont nos chaines. J'oublie inſenſiblement mes douleurs. N'en ſois pas ſurpris, chèr Alha, ma Françoiſe charmante occupe, en achevant ma lettre, mon eſprit & mon cœur.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

ENFIN, mon chèr Alha, je ſuis ſorti d'eſclavage. Ce peuple extravagant s'eſt laſſé de me voir, & ma Fran-

Françoiſe de me faire ſouffrir. L'Amour, que j'ai pour elle m'aveugle ſur ſa perfidie. Elle dit qu'elle ſe trouve bien d'avoir ainſi trafiqué le ſpectacle de mon humanité. Le fruit de ce commerce honteux ne lui fait pas la moindre horreur. Ces nations ſont avides. Je la laiſſe vivre à ſa mode. Elle m'a aſſocié un jeune homme d'une figure charmante. Il depenſe par jour la valeur de quatre peaux en magnificence & en plaiſirs. Je ne puis deviner comment il economiſe ſes affaires. Je ſuis ſur le point, me dit-il hier, d'acheter une terre de cinq cent mille francs. Comment lui dis-je, où trouveras-tu cette ſomme, toi qui n'as rien herité de Père & Mère? je n'en ai que faire me repondit-il, il y a des bois à vendre pour mon acquiſition. J'avois beau lui faire concevoir, que jamais on n'avoit acheter ſans payer, il m'aſſûra que je n'y entendois rien, & qu'en prenant des ter-

termes, on avoit à la fin le fond pour soi. Ces peuples sont singuliers, chèr Alha; on voit ici une infinité d'hommes vivre avec moins de secours, que je n'en aurois sans les balots que tu m'envois. Il faut que je les vende pour avoir de l'argent, mais ici ils ont bien d'autres secrets. Ils achetent tout & ne payent jamais. Les Illustres ne se conduisent pas autrement. La bonne foi du peuple est le fond respectable, sur lequel ils comptent & dont ils abusent. Ce jeune homme m'a dit, qu'il avoit fourni les cercueils, les draps mortuaires de Paris & les pavés des chemins, sans avoir la moindre ressource; qu'il avoit cependant gagné des sommes considerables à acheter ainsi pour rien. Chèr *Igli*, me disoit-il, confidamment, allons dans un equipage magnifique chez un riche marchand d'etoffe. Nous en prendrons pour vingt mille francs, nous payerons cent pistoles comptant, nous donnerons no-

tre adreſſe ; nous changerons de demeure ; nous ferons vendre à moitié de prix, & tu te paſſeras ainſi de tes compatriotes. Va, lui dis-je, vivre par tes crimes, & laiſſe moi vendre mes pelteries. Tu vois, chèr Alha, la ſcelerateſſe qui regne ici.

On voit des Illuſtres n'avoir pour tout revenu, que de donner à jouer. Il faut ici de l'argent ; & on en gagne à quelque prix que ce ſoit. Il n'y a point de ſoupleſſes qu'on ne mette en uſage.

Une Dame m'eſt venu voir ces jours paſſés ; elle m'a pris en particulier. Je viens, dit-elle, de la part de la Princeſſe de ***. Elle deſire avec ardeur de lier commerce avec vous ; elle vous a vu, & ſe ſent de la paſſion pour vous. Voilà une tabatière d'or qu'elle vous envoye pour gage de ſa tendreſſe. Fort ſurpris, mais fort charmé de cette propoſition, je la priai d'aſſurer la Princeſſe de mon parfait retour, mais je lui rendis ſa tabatière qui étoit d'un grand

grand prix, & ne voulu jamais la recevoir. Je lui repondis, qu'après que la Princeſſe auroit noué avec moi une familiarité étroite, je ne ferois plus de difficulté de recevoir ſes préſens: que j'etois infiniment ſenſible à des demarches auſſi empreſſées, & auſſi flatteuſes. Elle me donna l'adreſſe de la Princeſſe: & comme je la reconduiſois, la Princeſſe m'a chargé de commiſſions pour le palais, me dit-elle, & je n'ai pas aſſez d'argent ſur moi. Donnez moi deux Louis; je vous les rendrai tantôt chez la Princeſſe; je les lui donnai; je m'habillai promptement: c'etoit le matin: faiſant mille reflexions ſur ma bonne fortune; je me rendis à l'heure preciſe: mais je ne trouvai ni Princeſſe, ni la Dame à la tabatière & à mes Louis. Je m'en revins tout confus, & n'eus garde de me vanter de cette fourberie. Mais en verité, tout autre que moi y auroit été pris. Voilà, chèr Alha l'induſtrie dont mille gens

ſe ſervent ici. J'ai preté dix fois de l'or à des hommes, que je n'ai jamais revu depuis, & qui reſſembloient à des Illuſtres par leur habillement, & par leur maintien. Il faut que je ſois toujours en garde contre ces peuples ſcelerats. J'ai toujours ma main ſur mon argent; on m'en a pris, ſans que j'aye pu m'en apercevoir. Il faut que ces coquins ſoient ou magiciens, ou bien adroits. Je paſſois, il n'y a pas longtems, ſur le ſoir dans la ruë enveloppé de mon manteau, quand quelqu'un derrière moi ſe mettant dos à dos, me le prend & s'en couvre avec un ſang froid admirable. J'eus beau crier après lui & le lui redemander: il me dit gravement que j'étois un fou: que ce manteau étoit à lui, & la preuve qu'il m'en donnoit, c'eſt qu'il l'avoit ſur ſes epaules, tandis que je n'en avois point. Il cria lui-même au voleur, & ſi je ne m'etois caché; j'aurois encore été conduit en priſon, pour achever de me conſoler.

ler. Juge, mon chèr Alha, des maux que je ſouffre ici. Compare à preſent ces nations à nos compatriotes, pleins de probité; & tu comprendras bientôt la folie que nous avons eu de vouloir nous modeler ſur ces barbares. Heureuſes retraites, où la vertu habite! Quand vous reverrai-je? ſouvent l'ennui me devore: conſole moi, chèr Alha, en me donnant de tes nouvelles.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

La Philoſophie n'eſt-elle pas pour tous les hommes? Ne doit-elle paroître à leurs yeux que comme une ombre impoſante & impénétrable? Les pedants craignent-ils, diſois-je à mon Venerable, qu'on ne devine ce que c'eſt qu'un paralogisme, comme un medecin tremble qu'on ne divulgue le

ſecret d'un apoſeme, ou d'un opiat? c'eſt l'etiquete de tes ſcavants d'être inintelligibles au reſte des mortels. Tes anciens Sages ont fait un art, dont les termes inuſités au vulgaire ſemblent vouloir le ſeparer du ſens commun. Les modernes les ſuivent. Si tu me demande pourquoi, mon chèr Alha? c'eſt qu'ils ſe ſuccèdent. Tout homme peut raiſonner juſte; être judicieux en ſavoir autant pour le moins de la divinité que Pourchot, avoir l'experimental de la phyſique ſans être Philoſophe.

VEUX-TU, chèr Alha, en ſavoir la raiſon, c'eſt qu'il ignore les cathegories d'Ariſtote, les differents noms des idées qu'il met en uſage; c'eſt qu'il ignore les propoſitions & leurs converſions: c'eſt qu'il forme des raiſonnements ſans les figures des ſillogismes, & ſans autre methode que le principe interieur, ſur lequel on inventa les noms de ſynthetique & d'analitique: c'eſt

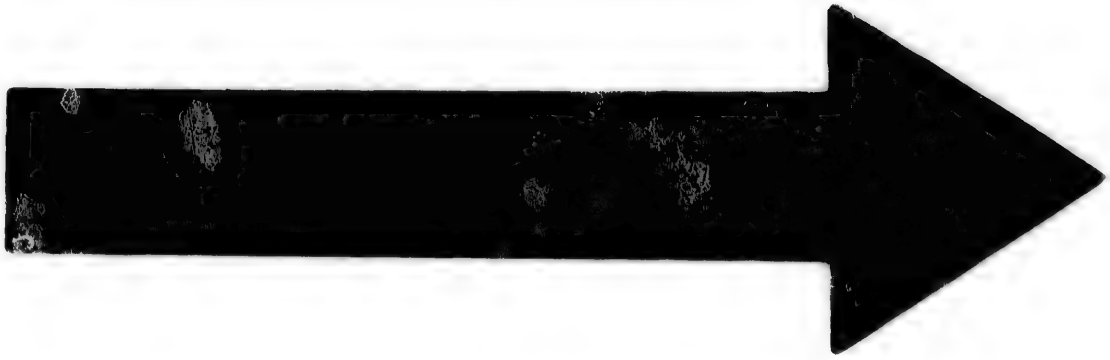
c'eſt qu'il parle ſolidement des êtres & des eſprits, ſans ontologie & ſans pneumatologie, c'eſt enfin, parcequ'il ſoutient, que les effets de l'aimant par exemple lui ſont plus connus, que les principes de ces effets ne le furent à Ariſtote, à Descartes & à Newton. La raiſon eſt née libre: elle ſe gouverne: elle agit: elle connoit: elle reſoud les difficultés de ſon reſſort ſans autre art que celui que lui fournit ſon propre fond. Suer pour faire un raiſonnement juſte, telle eſt, chèr Alha, la ſtupidité ou plutôt la folie de ces Venerables. J'ai actuellement entre mes mains un vocabulaire redoutable de termes abſtraits & de definitions philoſophiques. Je tremble en l'ouvrant: c'eſt ainſi que j'apelle les cayers, que mon pedagogue ſe fatigue à m'expliquer. Faut-il s'etonner, s'il leur faut des années entières pour apprendre des choſes, qu'ils ſavoient beaucoup plus clairement avant de s'être egarés dans ce cahos

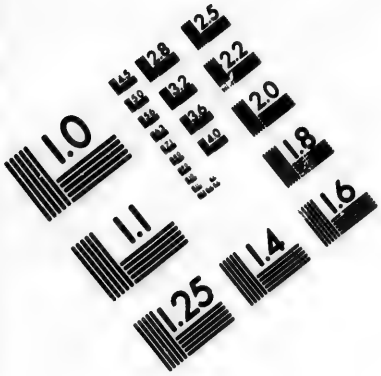
enorme. C'eſt ainſi qu'ils enveloppent leurs pretenduës vérités. Helas! chèr Alha ! la vérité ne parle-t'elle pas à tous les Peuples ſans ambagues & ſans myſtères! Elle nous en dit aſſez pour être heureux, ſans vouloir la forcer à nous en dire davantage. Je commence à me defier d'une vérité, qui n'eſt pas faite pour tous les hommes. L'envelopper, c'eſt lui donner un caractère d'avarice, qu'elle n'eut jamais. La faire dependre du caprice d'Ariſtote ou de Mallebranche, c'eſt lui donner des maitres, qu'elle enſeigna comme tous les autres, & qui n'ont pas toujours été dociles à ſes lecons.

Ces Venerables ont certains lieux, & une eſpèce d'hommes conſacrés à ces Theatres de discordes pueriles, où la raiſon eſt à la torture, & où le bon ſens gemit ſous le joug des clameurs & des diſtinctions, que la chicane ſemble avoir enfantées, pour ſervir d'azile & de deffenſe à un grave ſot. Rien de

plus

plus dangereux, même ſelon les principes de leur religion, que de faire entrevoir la verité à l'homme, avec la ſuite tenebreuſe du cahos de la diſpute. Les jeunes eſprits, pleins de ce feu impatiant, qui accompagne leur age, s'imaginent aiſément à force de combattre tout, qu'il n'eſt rien qui ne puiſſe être ſoumis à leurs efforts curieux; auſſi les plus habiles de leurs docteurs penſent-ils à la fin comme nos Iroquois, après s'être conſumé d'études. Ces jeunes cœurs exigent de la vérité ce qu'elle ne voulut jamais manifeſter aux hommes, & s'irritent de ſes juſtes bornes. On veut ſuppléer à la lumière en devinant, & c'eſt ce que fait presque toute la phyſique. Ils ſe vantent d'aimer la verité. Des amateurs turbulents, accablés de préjugés, ſont-ils bien capables, mon chèr Alha, de la chercher & de la connoître? qu'eſt-ce que leur Philoſophie? Si non un amas pompeux de queſtions qu'on





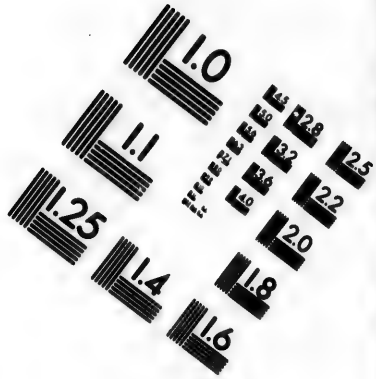
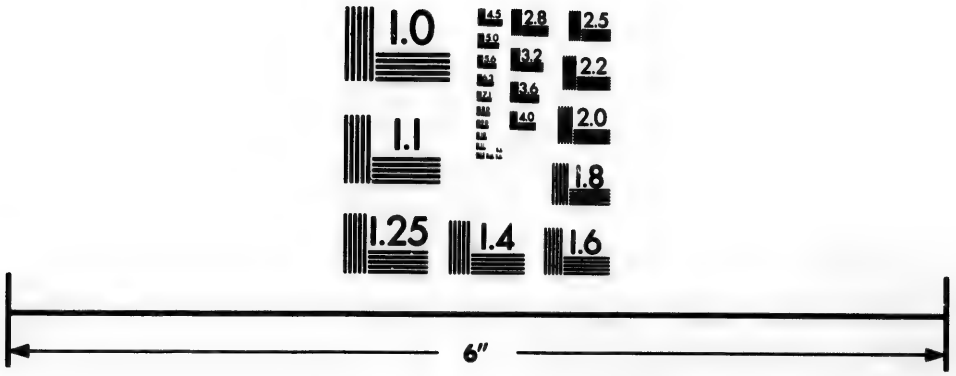
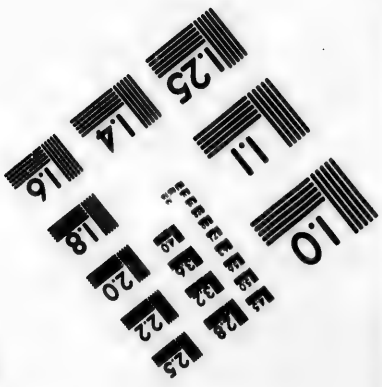


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ne termine jamais. Que deviennent ces eloges à perte de vuë, quand on vient à en faire l'Anatomie ? diſons, chèr Alha, que c'eſt un grand deſſein, mais en vérité bien mal executé. Quel eſt le Philoſophe entouſiasmé, qui ne croye avoir obligation à ſa Logique ſcholaſtique de l'evidence & de la verité de ſes idées, de ſes jugements, & de ſes raiſonnements methodiques ; comme ſi ſans ces fadaiſes nous autres Iroquois ne penſions pas auſſi bien qu'eux. Je poſe en fait, que dans la metaphyſique, il n'y a pas deux concluſions un peu intéreſſantes, que l'on puiſſe regarder comme certaines. Je ne parle pas de celles, qui ſont peu neceſſaires au ſens commun, que la ſeule démangeaiſon de mettre quelque choſe en avant a inventées, & dont la clarté ſuperfluë ne nous avance de rien. La morale eſt une copie enflée de la loi naturelle. Les hommes ont beau faire. Quel eſt le Legislateur, qui a

ſçu corriger un ſeul vice ? Les grands Egyptiens, les grands Atheniens, les grands Romains, les grands Chretiens n'ont pas l'obligation à leurs loix poſitives de les avoir faits meilleurs, mais aux ſentiments ſublimes & naturels du cœur.

Que de raiſonnements depuis la durée du monde ! On pourroit en faire une très courte reduction pour s'en tenir au vrai. Une auſſi longue expérience auroit dû nous inſtruire. De ſavoir ce que je ſuis, c'eſt ce qui m'intereſſe le plus, & néanmoins c'eſt ce qu'on n'a pu encore comprendre. Cinq cent ſillogismes ne me prouveront jamais, que je n'exiſte pas ; la difficulté conſiſte à me developer moi-même à moi-même. Mais il eſt etrange, que l'obſcurité commence à ſe repandre ſitôt que je reflechis ſur moi. Concluons que nous ne ſommes pas faits pour penetrer ce que nous ſommes ; qu'ai-je donc affaire de connoître tout le reſte,

ſi je ne me connois pas moi-même. L'Impoſſibilité de cette connoiſſance de ma nature me prouve ſans replique une impoſſibilité univerſelle ; & pour peu que nous reflechiſſions, nous verrons que nous ne connoiſſons de tout ce qui nous environne, qu'autant que nous en avons beſoin ; & en la même meſure que nous nous connoiſſons nous-mêmes.

CONSOLE-TOI, chèr Alha, nous ne perdons rien à n'être pas Philoſophes à la mode de ces peuples. Ces Docteurs ſont plus capables de gater un eſprit ſolide, que de l'eclairer. Je connois ici de bons eſprits d'ailleurs, à qui la fureur de ces diſputes a renverſé le ſens. On parloit avant avec eux, mais à preſent il eſt impoſſible ſur quelque matière que ce ſoit, de leur dire deux mots de ſuite, ſans des conteſtations inſupportables.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

D'où vient, disois-je, à un Juif êtes vous déteſtés de tous les peuples: pas un des etrangers, que je connois ici, ne vous aime? Les enfans n'aiment pas ordinairement leurs Pedagogues reprit le Rabin. Tu vois ces barbares: ils ne connoiſſoient pas le Grand Eſprit, & c'eſt nous qui leur avons appris la verité. Ils adoreroient encore ſans nous de la pierre & du bois. Bon, tu te moques, lui dis-je? ces peuples n'ont jamais adoré que le Grand Eſprit dans ſes ouvrages.

Dès le commencement du monde, ajouta-t-il, nous ſommes le ſeul peuple de Dieu. Mais penſes-tu, Rabin, lui repondis-je, que nos Iroquois n'ayent pas été ſes amis? non, dit-il, c'eſt

à nous ſeuls, qu'il a parlé. Que dis-tu donc Rabin, ne parle-t'il pas à tous les hommes? Nos Pères n'ont jamais adoré que lui: tu te trompes Iroquois continua le Diſciple de la Synagogue, il n'a parlé bouche à bouche qu'à Moyſe. Et que lui a-t'il dit Venerable, lui demandai-je? D'apprendre aux hommes à l'aimer, & à ne pas faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. C'eſt là l'abregé des tables de ta Loi? Dans nos climats, nous en ſavons tout autant, & nous le pratiquons. Pour toi Rabin, tu crois pouvoir en conſcience voler & tromper les gentils, par l'uſure & par les rapines. Apelles-tu religion le ramas extravagant de tes ſuperſtitions. Où Dieu a-t'il deffendu aux hommes l'uſage des créatures? ou leur a-t'il ordonné ces abſolutions, & ces cérémonies, que tu obſerves. Crois moi Rabin, c'eſt une pure invention de ton Moyſe.

TES Pères etoient des ſtupides, qu'il

qu'il a conduits comme Numa les Romains, par le merveilleux. Quoi vous êtes aſſez fous pour croire que Dieu s'eſt laſſé d'être adoré par la Religion Naturelle, & que ce premier ordre qu'il a etabli d'abord, en mettant dans nos cœurs des diſpoſitions ſûres, ſimples, & invariables, lui a paru peu digne de ſa prudence. N'a-t'il donc pas bien conſulté ſon ouvrage en le formant, pour s'y reprendre à pluſieurs fois; & s'il eſt vrai, comme tu le dis, qu'il a ajouté à ſa prémière Loi une ſeconde, nous devrions en ſavoir quelque choſe; nous ſommes ſes créatures, & ce Père, qui nous parle, non pas bouche à bouche, comme tu t'en vantes follement, mais aux yeux & aux cœurs, nous auroit donné à nous, & à tous les Peuples de l'horreur pour le cochon & un inſtinct ſûr pour executer tes cérémonies. Je te jure Rabin, qu'il ne nous en a pas dit un mot dans nos deſerts. Le Dieu de Moyſe eſt-il diffe-

ferent du nôtre? ſa voix eſt conſtante & invariable. Nos Pères l'ont entenduë & nous l'entendons encore. Jamais dans nos deſerts elle ne nous a inſtruit de rien de nouveau, jamais aucun de nos Venerables ne s'eſt cru extraordinairement illuminé: nous ſommes auſſi anciens, que tes ancétres ſur la terre, & tes Pères ne me paroiſſent pas plus éclairés que les miens.

EXAMINE tes fables Moſaïques; ton Moyſe pretend ecrire deux mille ans après la création du monde; il imagine des hommes qui ont vecu des ſept & neuf cens ans. Il nomme familièrement le nom du premier homme; il fait la généalogie de ſes deſcendans en faveur de ſa nation. Il raconte jour par jour ce que Dieu a fait avant qu'il y eut d'hommes ſur la terre, & par conſequent des temoins de qui il puiſſe tenir ces circonſtances. Il repreſente Dieu comme un ouvrier impuiſſant, qui pour voir clair à ſon ouvrage, &

pour

pour eviter la confuſion, le partage en differentes tâches, & qui ſe repoſe le ſeptième jour. C'eſt encore pour eterniſer cette idée baſſe & puerile, qu'il vous deffend de rien faire dans le Sabat.

RABIN, ſi les Patriarches ont vécu neuf cents ans, ceux des Egyptiens étoient leurs contemporains, & ont dû vivre autant. Il n'y avoit pas plus de chemin de Pharaon à Adam, que d'Adam à Moyſe: tu conviens de leur ſageſſe, & de leur ſcience; & tu les vois les contradicteurs de Moyſe; ils devoient cependant avoir herité de leurs Pères les mêmes notions; ils étoient les uns & les autres les temoins du monde; cependant les uns diſoient blanc & les autres noir.

DE quoi s'eſt aviſé Moyſe de ne faire créer à Dieu qu'un homme & une femme, dont il nous fait tous deſcendre? Dieu peuple la terre d'animaux d'une ſeule parole, pourquoi s'eſt-il

imaginé, qu'il n'en avoit pas fait autant des hommes. Le Monde Rabin, ſelon tes calculs, a duré près de ſix mille ans, ſans qu'on ait pénétré dans nos deſerts, que des diſtances immenſes ſeparent de vos climats. Sans l'invention de la navigation nous nous ferions perſuadés comme vous, d'être les ſeuls habitans de la terre. Nous ſommes auſſi anciens, que les etoiles, & nos rochers; & nous ne pouvons pas certainement tirer notre origine de ton Adam. Quelles fadaiſes de ton Moyſe! Sa formation de la femme eſt une idée digne d'un impoſteur ſans eſprit: les Androgines & les pierres de Ducalion valent bien le conte de la côte. Moyſe fait promener Dieu au frais, comme ton Talmud le fait le maitre d'ecole des enfans morts-nés. Il introduit cet être immuable faiſant deffenſe à Adam de manger d'un fruit du Paradis terreſtre; il fait parler un Serpent, comme l'Ane parle ailleurs dans tes Livres.

vres. Il fait paroitre le Createur comme un Père barbare, qui prevoit qu'en mettant un couteau entre les mains de ſes enfans, ils ſe tueront infailliblement, & qui ne laiſſe pas de le leur donner. Il imagine le Diable & le peché: de l'état naturel de l'homme il en fait une punition; il veut te perſuader, que ſans ce repas fatal à l'humanité, la terre n'auroit pas eu de ronſes, que les femmes ſeroient accouchées ſans douleur, & que nous ſerions reſtés immortels. Nos Pères, qui n'ont certainement pas mordu la pomme, ne meurent-ils pas? Nos femmes accouchent-elles, comme les Chrêtiens diſent, que Marie eſt accouchée de Chriſt? Va Rabin, ton Moyſe me fait pitié. Si je voulois faire l'inſpiré, je m'y prendrois mieux que lui. Nos Serpents ne ſont pas de la race des vôtres: aucun de leurs Grand-Pères n'a parlé à Eve, & je te jure qu'ils rampent à terre tout comme ici. Ramper

c'eſt leur condition, & non pas une peine impoſée à ces animaux en conſequence de la tentation de la femme.

Ou' Moyſe va-t'il imaginer un être aſſez puiſſant, pour s'oppoſer à la tendre prevoyance du Père de la Nature. Le Demon fait un miracle pour ſéduire l'homme: il fait parler le Serpent, Dieu le voit ſans agir à ſon tour, & laiſſe la victoire à ſon ennemi. La fureur de cet être rival fut donc plus puiſſante que l'amour de ton auteur? Voilà, Rabin, les blaſphèmes qu'enfantent tes Livres fanatiques. Telle eſt, chèr Alha, la converſation, que j'ai eu avec cet Iſraëlite. Ces peuples ſont yvres de leurs folies. Choiſis à preſent ou la religion ſimple, ſublime, & raiſonnable de nos Pères, ou celle de ce Juif.

VINGTIÈME LETTRE.

Les Chrêtiens, chèr Alha, croyent à toutes les hiſtoires de Moyſe. Mais ils y en ajoutent bien d'autres merveilleuſes. Ils croyent que *Jeſus* eſt le Grand Eſprit lui-même, qui s'eſt fait homme pour apprendre aux hommes le vrai bonheur; pour leur donner l'exemple de la Sainteté: pour devenir la victime par ſa mort, & pour les racheter des ſupplices éternels, auxquels ils ſont tous condamnés, à cauſe du peché de leur prémier Père.

En verité, Diſciple de *Chriſt*, diſois-je à un de leurs Sacrificateurs, tu fais punir les enfans pour une faute, qu'ils n'ont pas faite. Tu fais de Dieu un être bien peu clairvoyant, ou bien impuiſſant. Tu le fais mourir pour ſa

creature ; dis plutôt que tu lui fais expier ſon imprudence & ſon indifference pour les enfans, qu'il forma, & qu'il mit au Paradis de la terre. Tu conviens qu'il étoit le maître de les preſerver de la desobeiſſance, où ils ſe ſont precipités, en goutant de la pomme, & tu m'aſſures qu'il ne l'a pas fait. Tu me le repréſente donc, comme un Père dénaturé ; un moment après ton Dieu s'irrite contre ſes enfans, il les noye presque tous dans les eaux du Deluge : & tu veux que ſous ces couleurs horribles nous le concevions.

Enfin il vient mourir pour eux : qui ne croiroit qu'à ce coup il réuſſira pour le Salut de tous ? point du tout. Tu me dis que presque perſonne ne ſera ſauvé de ton enfer. Quel Theatre ſanglans viens tu mettre ſous nos yeux indignés ! quel Dieu plus extravagant ? quel Père plus digne de l'horreur de ſes enfans. Tu me le montre comme un

Dieu,

Dieu, qui veut nous rendre heureux, & qui n'en peut venir à bout; comme un Dieu qui se donne mille soins & mille mouvemens inutiles; comme un avare, seul heureux; & un capricieux, qui n'accorde par un choix bizare le bonheur, qu'à quelques hommes, tandis, que d'un simple mouvement de sa volonté, il peut les sauver tous.

Tu pretens, qu'il étoit raisonnable, qu'il exposa l'homme au danger d'être prevaricateur? danger si evident à ses yeux, qui voyent tout, que c'étoit plutôt à en juger sainement une perte sûre & prevuë, avec une pleine connoissance de cause. Quelle gloire pretendoit-il en tirer, ton Dieu barbare?

Tu dis, afin de justifier ton arbre de vie & de mort, de la science du bien & du mal, qu'il lui falloit un hommage libre? Ah! Sacrificateur, que tu ès aveugle dans tes principes? Crois-tu qu'on soit libre de ne le pas aimer, ce Père qui ravit nos cœurs? ja-

mais un Dieu, auſſi aimable, a-t'il pu former des Creatures libres de ne l'aimer pas? Un culte libre eſt impoſſible ſous ſon empire; cette néceſſité fait ſa gloire. Que tes idées, Sacrificateur, ſont baſſes! lui diſois-je. Que tu connois bien peu le maître du monde: que je te plains de te voir nager dans un Ocean de queſtions frivoles! Dieu a pu agir autrement, mais ajoutes-tu enfin, il ne l'a pas voulu. Qui te l'a dit aveugle mortel? Tu me peins en deux mots le Dieu cruel de Moyſe, & non le Grand Eſprit. L'image que tu m'en fais, toute raiſonnée qu'elle paroit à tes yeux louches, eſt plus monſtrueuſe en effet, que celle que les idolatres s'en formoient. Dis moi, Diſciple de *Chriſt*, n'adores-tu pas chaque attribut de Dieu? Ne m'aſſures-tu pas que chaque attribut eſt Dieu lui-même. Voilà ce que faiſoient & ce que penſoient les Payens. Ils ſe repreſentoient tout cela par des emblèmes & des figures,

afin

afin de donner à entendre l'Inviſible aux yeux des peuples. Porphire a juſtifié ce culte, qui faiſoit horreur à tes Pères. Non Sacrificateur, les Romains & les Grecs n'ont jamais pouſſé leurs extravagances ſi loin que vous.

Tu veux, que je croye que trois Dieux n'en faſſent qu'un! Que Dieu le Fils s'eſt fait homme ſans l'operation ordinaire: que ſes miracles, ſa miſſion, ſa reſurrection ſont vrais, quoique dementis par un peuple entier, qui perſévère ſous tes yeux, qui l'a vû naître & mourir, & qui doit mieux connoître ſes Propheties que des étrangers, qui les expliquent à leur mode! Intereſſés à reconnoître un Meſſie, pour ſe faire valoir au-deſſus des peuples, ils aiment mieux vivre dans l'ignominie, que de reconnoître ton Chriſt pour tel, quoi qu'il ſoit de leur nation.

Tu veux que je croye un peché fabuleux, qui damne à leur inſçu presque tous les hommes: la mort d'un Dieu,

qui vient le reparer, ou plutôt qui ne repare rien. Je voudrois bien te demander ce qu'il eſt venu faire ton Meſſie. Avant tous les tems (car tu en conviens) Dieu le Père n'a-t'il pas choiſis ſes elus? Ne les a-t'il pas choiſis par conſéquent avant le peché d'Adam, & l'incarnation du Fils du Grand Eſprit; myſtère qui fut ſelon toi la ſuite miſericordieuſe du grand malheur, qui arriva par une pomme. Qu'avoit-il affaire d'envoyer ſon Fils pour verſer ſon Sang inutilement? Ceux que le Père avoit predeſtinés auroient toujours été ſauvés, car pour les autres ils ne le ſeront jamais. Le Père, me dis-tu, Sacrificateur, les a donnés au Fils? Ils étoient donc au Père par ſon choix, avant qu'ils fuſſent au Fils par ſa mort. Conviens donc dans tes principes que ſi le Chriſt eſt mort pour les elus, ce n'a pas été par néceſſité abſoluë pour leur ſalut, que le Père avoit déjà reſolu. Ils étoient à vous, mon Père, dit

dit ton Meſſie lui-même, & vous me les avez donnés; or perſonne ne peut ôter au Père ce qu'il a dans ſes mains. Donc qu'il n'y avoit rien à craindre pour les elus, quand le Chriſt même ne ſeroit pas venu. Mais ton Dieu ſe plait au carnage. Lui-même il allume l'enfer contre des coupables, qu'il auroit pû preſerver.

Tu enſeignes gravement, que ton Chriſt ſe fait manger à mille perſonnes à la fois. Que la matière du pain eſt détruite par tes myſterieuſes paroles. Dis-moi, Sacrificateur, as-tu du ſens de me montrer dans la multiplication des pains une preuve, de cette multiplication de preſence d'un même homme à mille endroits à la fois. Voilà des millions de Chriſt, & des Dieux plus nombreux que tous ceux du Paganisme. Tu donne à l'humanité une immenſité divine, contre les principes de ta foi, qui te dit, que la nature humaine en Chriſt eſt bornée, & qu'il n'eſt pas partout,

tout, entant qu'homme, mais ſeulement entant que Chriſt eſt Dieu. Dieu peut-il faire un baton, ſans deux bouts: c'eſt un proverbe uſité chez vous autres? Non, ſans doute. Or je te demande comment tu conçois la matière ſans extenſion? ſi l'extenſion n'eſt pas la différence eſſentielle de la matière, je te defie dans tes principes de me mettre de la difference entre la matière & l'eſprit. L'Ame à ce prix pourra auſſi être matière. Tu prouves ſa ſpiritualité parce qu'elle eſt ſans extenſion; mais ſi la matière peut être ſans extenſion, comme tu le crois dans l'Euchariſtie, l'Ame pourra être matière. Or s'il ne repugne pas que l'Ame qui penſe puiſſe être matière, il ne repugne donc pas que la matière puiſſe penſer. Si la matière peut penſer, donc que la matière peut regler & ordonner avec reflexion. Si la matière peut ordonner avec reflexion, elle a pu mettre de l'ordre dans ſes parties.

Si

Si elle a pu mettre de l'ordre dans les parties, elle a pu former le monde, & de conſequences en conſequences elle te conduit à la reconnoître pour Dieu. De plus, la matière eſt tellement infinie, que je te defie, Sacrificateur, de me donner un terme au-delà de ce que tu conçois de l'univers. Tes fous ont inventé les eſpaces imaginaires; or ces eſpaces imaginaires ne ſont pas un Lieu, & toute la matière ſeroit ſans lieu & dans le rien, ce qui eſt impoſſible. Choiſis donc, ou d'admettre la poſſibilité de ces conſequences, ou de convenir de l'impoſſibilité de l'Euchariſtie.

Tu ſeras damné, me dit ce Sacrificateur: le Diable te poſſède. Que veux-tu dire lui repondis-je? Qu'eſt-ce que le Diable? nous ne l'avons jamais connu dans nos deſerts. C'eſt l'Eſprit Tentateur, me dit-il, c'eſt la Bête, c'eſt l'ancien Serpent; & me cita toutes les qualités, que l'Apoca-

ly-

lypſe lui donne. Et l'Enfer, ajoutai-je, qu'en dis-tu ? c'eſt un lieu, repliqua le Venerable, où toi & tous ceux, qui ne penſent pas comme nos Docteurs, ſeront brulés. Tu m'ennuye par tes fadaiſes, Sacrificateur, lui repondis-je, je lui tournai le dos, & m'en allai ſouper chez un Illuſtre, auſſi Iroquois que toi & moi. Ces Peuples, chèr Alha, ſont inſoutenables dans la diſpute. Je fuis les Venerables pour ma propre tranquilité, ils ne ſçavent ce qu'ils diſent. Ne leur parlez pas de Religion, vous leur ôtez le plus grand plaiſir de la vie; on les voit d'un air Magiſtral, toujours prets à confondre par raiſonnemens le genre humain. Mon Sacrificateur m'a menacé d'une Ambaſſade de ſes Docteurs; mais je te jure, chèr Alha, qu'ils ne me feront pas Chrêtien. Je connois peut-être mieux qu'eux leurs livres & leurs dogmes, parce que je les regarde ſans préjugés. Que le Grand Eſprit

t'af-

t'affermiſſe de plus en plus dans ſon amour, toi ma chère *Glé*, & mes enfans! Quil ne permette jamais que nous nous laiſſions ſeduire aux imaginations de ces nations tenebreuſes; & qu'il ſoit lui ſeul à jamais notre Dieu & notre Roi.

VINGT-UNIÈME LETTRE.

Je ſuis plongé dans un chagrin ſecrèt, mon chèr Alha; mon Sacrificateur eſt venu avec une troupe de Venerables dans mon habitation. Ils m'ont jetté de l'eau ſur la tête, & pretendent m'avoir fait Chrêtien. Ils m'ont marmoté d'abord je ne ſais quelles paroles, & m'ont exorciſé pour chaſſer le Diable. J'ai été m'en pleindre à mon Juif, & lui conter que je les avois laiſſés faire, en me moquant d'eux dans

dans mon cœur; que s'il ne falloit qu'avaler un peu de sel, recevoir quelques gouttes d'eau sur la tête, pour être de leurs amis, qu'il n'y avoit rien que je ne fisse pour les obliger. Ce coquin de Rabin avoit un Turc avec lui, & nous nous promenions hors de la ville; ils m'ont saisis l'un & l'autre & m'ont circonci. En verité, chèr Alha, je crois que je suis fait pour avoir tous les malheurs du monde. Ce Juif pour m'adoucir, m'a dit qu'il m'aimoit trop, pour me voir plus long-tems enfant de Satan, & qu'il m'avoit fait enfant de Dieu. Mes Sacrificateurs m'en ont dit autant après leur ablution, & m'ont assuré que si Dieu me faisoit la belle grace de mourir à present, j'irois droit au Ciel. Je les ai fort remercié de leurs offres, & leur ai dit que je voulois encore vivre.

Dieu vous regarde donc là, disois-je, au Rabin, en vous faisant entrer en Paradis? Oui, me dit-il: sans quoi

il

il nous jetteroit du haut en bas dans l'Enfer. Et toi, Venerable, ai-je dit à un Sacrificateur, pourquoi n'es-tu pas circonci? ton *Chriſt* l'à été & tu pretens ſuivre ſes exemples. Tu Dieu, m'a-t'il dit, ces Juifs ſont des paillards? ce qu'ils en font c'eſt en faveur des femmes. Mais pour nous, nous ſommes chaſtes. En jurerois-tu, Sacrificateur, lui dis-je? *Jeſus*, continua-t'il a été circonci, mais s'il eut été dans un âge plus avancé ſa modeſtie ne l'auroit pas ſouffert? Le drôle m'avoit l'air de bien valoir un circonci; ſon *Jeſus* & ſon Evangile ne l'inquietoient pas beaucoup. Je n'eus garde de lui conter mon avanture. Il me plaiſoit par ſa façon franche. Que tu ès malheureux, lui dis-je, de n'avoir point de femme. Tu te moques *Igli*, me repondit-il? j'en ai une charmante. Ma Loi le deffend, mais néceſſité n'a point de loi. C'eſt un principe de nos Docteurs. Je n'en ſuis pas moins

chaſte d'ailleurs pour cela. Je ne me ſuis pas fait moi-même jeune Sacrificateur, je ne ſçavois, ce que c'étoit; mais de là en avant tout cela s'eſt découvert, un Medecin m'a dit, que c'étoit dommage & que j'aurois dû me marier: que les droits de l'humanité etoient triples chez moi, & que ſi je n'y mettois ordre je pourrois bien en mourir: en ſorte, lui dis-je, que tu n'as pas voulu mourir? non ventre debout, me repondit-il, le joug de *Chriſt* eſt ſuave & ſon fardeau leger. Moyennant cela, je fais mon ſalut, & vis comme un ange. Je ſuis paiſible, & ne fais tort à ame qui vive. Mais pourquoi, ajoutai-je, Sacrificateur, tes Venerables font-ils une loi générale & ſans exception? ne vois-tu pas *Igli*, que c'étoient des vieillards de mauvaiſe humeur, qui ont voulu nous deffendre le cas dont ils faiſoient penitence? ſur cela on nous aborda: je le quitai: je retournai chez ma belle; me mis

mis au lit: elle vint: & dans ſes beaux yeux je liſois les prières que nous faiſons au Grand Eſprit. Qu'elle eſt charmante, mon chèr Alha! qu'elle eſt aimable! qu'elle eſt belle! qu'elle eſt adorable! c'eſt le Soleil & la Lune raſſemblés entre mes bras. Elle me trompe, & je la trompe auſſi; mais je l'aime eperdûment. Je donnerois ma vie pour elle, & la volage ne fait que me prêter ſon cœur. Ma tendreſſe pour *Glé* n'eſt pas ſi ſenſible, mais elle eſt plus effective. Je ſens que dans mon amour il y a tous ces degrès. Que tu me conſoles de me mander, que ma ſœur penſe à ſon frère mille fois le jour! temoigne-lui mes ardeurs pour elle, & la douleur ſecrète, que je reſſens de n'aimer qu'une étrangère.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

QU'EST-CE que ton Diable? disois-je ces jours passés à un Sacrificateur? il me fit tranquilement sa généalogie: & m'assura que le Grand Esprit avoit avant le monde créé une infinité d'esprits, sans corps. Que ces esprits, comme ces nations, avoient des rangs & des conditions différentes. Que leur Roi & le plus sublime étoit Satan, qu'on apelle Diable par excellence; qui pour s'être egalé à Dieu fut précipité du ciel. Les Anges, fidèles au Grand Esprit, me disoit ce Sacrificateur, livrerent ce fameux combat dans les espaces imaginaires, c'est-à-dire dans ces plaines de néant, qui precedoient la formation de la matière, ou Michel, Général de Dieu, fut vainqueur. La ba-

bataille, ajoutoit-il, fut longue & opiniatre, mais enfin le Grand Esprit remporta la victoire. Qui t'a donc appris ces particularités, lui dis-je? ce sont nos Inspirés, me dit-il, qui dans leurs visions ont declaré aux hommes mille belles choses, qu'ils ne savoient pas. Tu crois donc, Sacrificateur, que Dieu n'a pas tout exprimé dès le commencement, & que les hommes ne peuvent se passer de tes visionnaires? tu crois que Dieu auroit fait une grande sottise, s'il eut laissé aller ses enfans sans les endocumenter de nouveau. Tu crois que sans ces notions singulières, les hommes iront au Diable? mais Sacrificateur, nous ne le connoissons pas ce Diable, & nos Iroquois n'ont jamais imaginé sous un Dieu Père des Créatures rebelles & malheureuses. Tu me fais une histoire: mais nous autres nous nous en tenons pour en juger aux principes fondamentaux de la raison. Nous som-

mes perſuadés, que l'amour que nous avons pour nos enfans, n'eſt qu'une copie imparfaite & impuiſſante de celui, que le Grand Eſprit a pour ſes Créatures: Qu'une Créature malheureuſe eſt impoſſible dans la maiſon d'un Père tout-puiſſant. Tes dogmes ſont injure a la divinité.

Mais, ajoutai-je, Sacrificateur ton Diable eſt un grand Seigneur. Tu lui fais partager l'Univers avec le Créateur du monde. Il a une puiſſance, qu'un Dieu plein d'amour ne peut empêcher. Il ne peut attaquer Dieu lui-même; il s'en prend à ſes enfans, & à ſon ouvrage; il en fait ſes eſclaves; il les ſoumet à ſon Empire avec plus de facilité, que le Roi du Ciel ne les ſoumet au ſien. Presque tous, ſelon tes dogmes, prennent le parti de Satan, & ſuivent ſes etendarts. Un être de cette eſpèce, Sacrificateur, meriteroit tes reflexions, ſuppoſé qu'il exiſtat. Tu le fais le diſtributeur des biens de la terre.

re. Tu le fais le Roi du Monde. Tu lui donnes quelque connoiſſance de nos penſées, & quelque pouvoir pour les exciter. Tes inſpirés lui donnent une etenduë, qui tient de la Divinité. Reconnoiſſez-vous donc un Dieu bon & un Dieu mauvais? En verité, que veux-tu que j'en penſe, Sacrificateur? ſelon tes idées Satan ſe ſert de la femme, & de ſes attraits, pour te precipiter. C'eſt lui qui te donne la haine & l'amour dans des contre-tems, qu'il epie, & qui te rendent criminel: c'eſt lui qui t'inſpire l'avarice, l'orgueil, la gourmandiſe, la luxure, l'envie, la colère, & qui te preſente d'une main presque inévitable la matière & la cauſe de ces pechés, que tu crois damnables. Il s'inſinuë dans ton ame: il y place ſon trône: il y regne, comme ſur un bien acquis par les armes. Ah! Sacrificateur, tu devrois refléchir davantage ſur des principes auſſi inſenſés. Que veux-tu dire encore par ton peché, eſt-il

donc deux routes, l'une bonne, l'autre mauvaise ? crois-tu que le Grand Esprit nous aura refusé l'instinct d'eviter le plus grand des malheurs, tandis qu'il accorde aux animaux l'instinct infaillible de s'éloigner de certaines plantes pernicieuses, & de s'approcher des utiles? quelle gloire tire-t'il de nos malheurs infinis? est-ce pour etablir la difference barbare, qu'il y a entre un être, infiniment heureux & infiniment malheureux? si tu avois des enfans, que tu les eusses formés à ton gré, & que ton amour eut été tout puissant, aurois-tu des enfans coupables? N'aurois-tu pas commencé par les mettre dans l'impuissance de ce côté-là. Que viens-tu donc nous montrer? des loix inobservées? & des rebellions digne de supplices éternels. Tu ès fou Sacrificateur. J'en dis autant de ton Enfer, où tu damne éternellement les hommes. La misericorde de Dieu n'est-elle pas infinie? Or une misericorde infinie fait

gra-

grace à tous, pourvû qu'il n'y ait pas d'impoſſibilité à le faire. Repugne-t'il donc, que Dieu pardonne à tous tes coupables? non certainement. Conclus donc qu'il fait grace à tous. Mais que feront dans ces flammes fatales tes coupables? ils s'irriteront contre leur Père dis-tu Sacrificateur? & tu veux nous faire croire des idées auſſi effrayantes, & auſſi cruelles. Je ferois dans ton Enfer, que j'aimerois le Grand Eſprit. Mais de quoi le compoſe-tu ce cachot redoutable? eſt-il dans l'Univers ou hors de l'Univers? eſt-il dans le Soleil, comme un de tes Européens ſe l'eſt imaginé. Les Etoiles ſervent-elles d'aliment à ſa flamme ſi bienfaiſante, & ſi formidable à la fois? eſt-ce là où ces aſtres tombent du ciel tour à tour, pour accomplir la prophetie de ton Evangile avant le jugement dernier? ſes braziers ſont-ils ſeulement Metaphoriques, & ſignificatifs. En vérité, Sacrificateur, tes folies ſont ex-

trêmes, & reſſemblent mieux à des contes imaginés à plaiſir, qu'à des vérités. Juge, mon chèr Alha, ſi tu voudrois troquer de religion avec ces peuples fanatiques.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

QUELLE multiplicité de Loix, diſois-je à un Venerable? A quoi bon ce joug inſuffiſant? Il ne fait que des prevaricateurs. Nos Iroquois ne connoiſſent qu'une ſeule & unique Loi dans leurs deſerts, c'eſt d'obeir à la Nature. Contrevenir à tes Loix, c'eſt ce que tu appelles peché: mais Venerable, lui diſois-je, ne vois-tu pas, que c'eſt la folie de tés Pères, qui a fabriqué ces liens tyranniques, & ce Fantôme inutile de juſtice, que tu reſpectes. Tu crois tes Loix juſtes, &

tu te crois injuſte de ne les pas ſuivre. Mais examine de près leur origine, & tu verras ta bevue. N'eſt-ce pas Venerable, que vous êtes tous enfans d'un même Père, dans ſa maiſon qui eſt le Monde? Par quel renverſement avez-vous diviſé cette unique famille, de biens, d'interêts & d'amour. Cette diviſion injuſte & deteſtable eſt pourtant le fondement de tes Loix, qui dès-là ſont également odieuſes. Le Père de la Nature n'eſt pas mort, & la communauté des biens ſubſiſte parmi les enfans, tant que le Teſtateur ne les a pas diviſés entre eux. Montre-moi ce Teſtament de diviſion, ou conviens de l'injuſtice & de la nullité de toutes les maximes, que vous avez introduites dans le monde. Avant de punir l'adultère, il faut punir ceux qui ont introduit la proprieté des femmes. Regarde les animaux, & ils t'inſtruiront. Nous ſommes faits, Venerable, pour uſer des choſes d'ici bas, & non pour

les

les poſſeder. Dans nos deſerts, perſonne ne peut rien nous ôter, parceque nous n'avons rien. Toute la terre eſt en commun. Chez vous autres, tout eſt bouleverſé; Chez nous tout eſt comme au premier moment du monde. Il n'y a point d'envie, parcequ'il n'y a ni richeſſes, ni avantages à envier: il n'y a point de rapines, parceque tout ce que l'on prend eſt à ſoi. Les femmes ne ſont pas la matière de prevarications, parce que nous les prenons à notre gré, & que la Nature ne nous a preſcrit de règles à cet égard, que notre tendreſſe & notre amour. Le Grand Eſprit eſt de tous les objets le plus aimable, le plus doux, & le plus conſolant pour nous. Nous ne ſavons pas même ce que c'eſt que de jurer, parce que notre Parole eſt inviolable. Pour nos Pères & Mères notre amour eſt infini. Tes compatriotes, Venerable, ſont abominables. J'en ai vu un ces jours paſſés, qui conteſtoit

a-

avec ſon Père ; & vos Illuſtres, au lieu de le faire manger vif aux bêtes, lui ont donné gain de cauſe. Jamais nous ne ſommes en colère, que pour venger nos femmes & nos enfans, la nature nous l'ordonne.

Les animaux, Venerable, ſont les Philoſophes de la terre ; ils l'inſtruiſent & te montrent au naturel ce que c'eſt que de n'avoir rien ajouté à la main, qui nous a tous formés. Tu nous mets à leur rang, & nous, nous te mettons toi & les tiens beaucoup au-deſſous.

Quel amas prodigieux d'ordonnances & de preceptes ! Tu en admire l'ordre & la ſageſſe, & moi j'en deteſte le motif. Je ne cherche pas cependant, Venerable, à vous corriger, il faudroit recommencer votre monde. Vous êtes dans l'erreur, mais votre erreur eſt raiſonnée. Vos Loix, dans l'etat où vous êtes, ſont néceſſaires. Vos Rois font bien de les deffendre & de les faire valoir. Votre folie eſt ſiſtematique.

Vos

Vos vices mêmes ſervent à vous éguiſer l'eſprit. Nous ne ſommes ignorants, & n'avons négligé les arts, que par le mépris univerſel que nous a inſpiré la vertu hereditaire de nos rochers & de nos ſolitudes. Le luxe, le faſte, la delicateſſe, l'amour des richeſſes, l'amour du grand, du voluptueux, du parfait, vous enerve, mais excite vos efforts & votre emulation. Vos conditions diverſes animent les plus laches & les plus humiliés, à parvenir aux premiers rangs. C'eſt ainſi, Venerable, que le Grand Eſprit montre par-tout, malgré le fanatisme de vos climats, la bonté & la certitude de ſes conſeils, dont nous ne pouvons jamais abuſer.

Console-toi, Venerable: ta folie n'eſt pas criminelle. Tout eſt bien dans la Nature. Rien ne peut jamais par quelques derangemens legers & paſſagers interrompre l'ordre, établi par le Père de la Nature. Il a tout prevu, montre moi ce que tu ès, & je

ſçai,

ſçai, ce qu'il a voulu que tu ſois. Les defauts, que je remarque chez vous, ne ſont que des modifications decidées dans l'Eſprit Createur, qui envelope dans le deſſein de ſa creation toutes les circonſtances futures de ſes creatures. Aucunes de ces circonſtances ne ſont hors de ſa volonté preciſe & determinée. J'obſerve, que ce qu'on apelle vices chez vous, ſont les ombres de votre tableau. Tes avares ſont juſtes: tes voluptueux ſont doux & aimables: tes ambitieux ont l'ame noble & élevée: tes envieux ſont induſtrieux: tes orgueilleux ſont braves: tes furieux, ſont conſtans & inebranlables: ce n'eſt jamais qu'en donnant plus de force à une vertu que vous êtes vitieux. Je m'imagine enviſager les portraits de tes grands maitres de peinture, où une obſcurité brusque & choquante, ſi on la conſidére ſeule, fait ſortir de la toile les objets les plus raviſſans & les mieux frapés. Ainſi finit, chèr Alha,

la converſation, que j'eus avec mon Venerable. Ils ſont fous & n'ont pas d'autre maladie. Ils croyent que des fautes contre le bon ſens, ſont des crimes qui leur feront ſouffrir des peines eternelles. Quoique je les blâme, je ne ſuis pas ſi ſevere qu'ils le ſont ſur leur propre compte. Ils ſe perſuadent toutes leurs idées d'Entouſiasme : ils ont même des Reverends & des patetiques perſonnages parmi eux qui ne ſont autre metier, que de leur prêcher, ce qu'ils apellent vertus & vérités, tantôt d'une manière terrible, tantôt d'une maniere joyeuſe & affective, & tantôt d'un air flatteur & circonſpect: auſſi ont-ils chez eux beaucoup d'eſprits intimidés & foibles, beaucoup d'eſprits affectueux & ſenſibles, & beaucoup de génies equivoques, indecis ſur leurs idées, & faciles à ſe ſoumettre aux arrets de leurs viſionaires. Les Reverends ont de quoi contenter tout le monde. Ils font aparamment leur etude

de

de ſe transformer dans toutes les eſpèces des hommes de leurs climats. Quoiqu'il en ſoit tout va au même but ; Chrétiens, Juifs ; Turcs ; & je ne voudrois pas leur faire leur procès pour une credulité ridicule, pour des travers reflechis, pour des petiteſſes annoblies, pour des viſions reſpectées, pour des vertus imaginées, pour des vices exagerés. Je les laiſſe à tous leurs raiſonnemens, qui ne ſont pas dangereux. Qu'y a-t'il à risquer pour un Chrêtien, qui croit que tout eſt perdu pour lui, tandis que le Grand Eſprit n'en a pas dit un ſeul mot? Qu'y a-t'il à craindre pour un Juif? Les Anges & les Seraphins leurs bons amis ne les laiſſeront pas en beau chemin. Pour les Turcs, Mahomet les ſauvera tous. Ainſi tous tant qu'ils ſont, chèr Alha, ils ne ſeront jamais malheureux. Le Catechisme de ces derniers eſt ſingulier. Leurs ames paſſeront à la mort ſur une toile d'araignée, & celles qui ſeront

trop chargées de pechés, tomberont dans le lieu redoutable, d'où cependant l'intime de Dieu doit à la fin les delivrer. Ces réveries, chèr Alha, ſont le grand mobile de ces Peuples. Ils ſemblent faits pour être trompés. La crainte a paſſé en habitude; elle eſt devenuë néceſſaire dans ces climats, accablés de préceptes inutiles, & inſuportables au genre humain. La triſteſſe eſt ici accreditée & en grande conſideration. On la regarde presque toujours comme une preuve de ſageſſe. Ils admirent le *Chriſt*, parce qu'ils aſſûrent qu'il n'a jamais ri, mais qu'il a ſouvent pleuré. Que ces idées, chèr Alha, ſont ſurprenantes pour nous, qui ne connoiſſons de malheur, que celui d'être mangés par nos ennemis.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

QUE penſes-tu, diſois-je à un Juif, dû *Chriſt*, que les Chrêtiens adorent ? ils diſent que tes Prophètes l'ont annoncé, & que tu devrois le reconnoître comme eux. Ils te traitent d'aveugle, qui porte dans ſes mains les arrêts de ſa condamnation. Que tes livres tu les lis ſans les entendre; qu'eux ſeuls ils en ont le vrai ſens; que tes Pères étoient des perfides, qui ont tué le Fils de Dieu. Qu'ils ont été les temoins, pendant plus de trente ans, de la vie & des miracles de ce Dieu humaniſé, ſans avoir voulu croire à ſa miſſion. Que dis-tu donc, *Igli*, me repondit le Rabin? maudit ſoit, dit un de nos Inſpirés, celui qui pend au bois. *Maledictus omnis qui pendet in*

ligno. Veux-tu qu'après un avertiſſement ſi clair de la part de Dieu nous ayons de la veneration pour un crucifié. Ces Chrêtiens ont imaginé mille contorſions à nos écritures. Sais-tu bien, Iroquois, ce qu'il font dire en ce paſſage au Prophète ? Que le Meſſie devoit être la malediction pour les hommes ſur la croix. Paul a tourné toute la lettre de nos livres à des ſens figurés, qu'il attribuë au Saint Eſprit. C'eſt ainſi que la Secte des Chrêtiens trouve la vie eternelle dans la Parole de Dieu.

Nos Prophêtes, continua le Rabin, nous ont promis un Meſſie, mais non pas un Blasphémateur, qui oſe s'egaler au Dieu d'Iſraël. C'eſt pour ce crime, que le Sanedrin l'a condamné ſelon la Loi. Ils ne nous ont pas promis le Fils d'un Charpentier, qui dût ſoulever le Peuple contre l'autorité légitime. Un homme, qui dût faire ſervir la pieté, qu'il avoit appriſe dans nos Livres Saints,

Saints, à former une nouvelle Secte, à rendre odieux nos Docteurs. Les Chrêtiens vantent ſes miracles ; mais Moyſe nous avertit dans le Deuteronome de ne pas ſuivre un Prophète, qui nous détourne de notre Religion. Nous devons ſuivre la Parole de Dieu, & non pas des Miracles, qui peuvent nous tromper. Que faiſoit le *Chriſt* en ſecret? Il inſpiroit à ſes Diſciples de ſecouër le joug, que Moyſe nous a donné par ordre du Dieu de Sinai. Il railloit nos Obſervateurs ſcrupuleux ; & par cette liberté qu'il promettoit, il s'attiroit la Populace toujours amie de la nouveauté. Comment, Igli, voudrois-tu que nous puiſſions reconnoître à cette conduite ce Meſſie, qui doit faire notre gloire, qui doit être notre Roi, étendre la Religion de Moyſe, & nous donner les Princes de la terre pour nourriciers? Tu ès encore bien eloigné de tes belles eſperances Rabin, lui dis-je? Car il s'en faut bien

que les Monarques de ces Climats ſe diſpoſent à careſſer tes Venerables ſur leurs genoux? Va voir le Pontife Souverain de Rome, s'il te donnera à têter? Va raconter à ſes Sacrificateurs tout ce que tu viens de me dire. Je m'en garderai bien, repondit-il, ces Prêtres idolatres du Fils de Joſeph font bruler les Enfans d'Iſraël? Et de Mahomet qu'en dis-tu Rabin; c'eſt encore un des fameux Chefs de Religion de ces Climats? C'eſt un coquin, me repondit-il, qui a fait accroire à des Arabes groſſiers que l'Ange Gabriel lui parloit familièrement. Il leur a donné l'Alcoran, comme Jeſus l'Evangile aux Chrêtiens. Cet Alcoran eſt un amas inſenſé & confus d'idées pitoyables & ſans Eſprit. l'Evangile des Chrêtiens vaut mieux. Sa morale a quelque vraiſemblance avec celle de Moyſe, de David & de Salomon. Mais, lui dis-je, Rabin les Ottomans ſe vantent d'avoir la Religion d'Abraham & regardent Moyſe comme

un

un homme entreprenant, qui a innové & qui a voulu faire une Secte à part, dans ſon Deſert. Ils diſent que Mahomet a raſſemblé les reſtes des deſcendans de ces anciens adorateurs du Createur du Monde, qui n'avoient point été chargés dès le commencement de tes obſervations Moſaïques. Ces pauvres Turcs ſeront donc damnés? Ouï, me dit-il, & toi & tes Iroquois tous les prémiers. Et pourquoi donc, Rabin? C'eſt que vous ne connoiſſez pas Moyſe. Fi donc, que veux-tu dire? Nous ſerons damnés, pour n'avoir pas connu ce que nous n'avons pû connoître? Ouï, me dit-il, Dieu fait ce qu'il veut de ſa créature: il a aimé Jacob & a haï Eſau, ſans d'autres raiſons que ſa volonté toute-puiſſante. Eſt-ce à nous à juger de la conduite de ce Roi eternel. Tu m'étonnes Rabin, lui repondis-je? Quoi vous ſeuls irez habiter la céleſte Jeruſalem? non, par Salomon, me dit-il, tu n'y ès pas encore, *Igli.*

Dans notre petit nombre, un nombre infiniment plus petit ſera ſauvé, tant eſt grande la corruption même parmi les Enfans de Dieu. Il y a de bons Iſraëlites, mais il y en a bien de mauvais. Tous ces mauvais iront au Diable, comme Toi & tous les autres Peuples.

Ton Dieu, lui dis-je, n'eſt pas pour être connu des hommes? puiſqu'on ne peut l'enviſager, ſans s'irriter contre lui. Ou il vous a choiſis ſeuls, pour être les dépoſitaires de ſecrets, qui n'ont nul rapport à notre raiſon & à notre cœur; ou ce Dieu, dont tu parles, eſt un fou, qui exige des adorations ſans pouvoir être connu tel, que tu l'annonce. Ou c'eſt le plus deteſtable de tous les Etres; ou enfin, Rabin, tu te trompes dans les idées, que Toi & tes Venerables en ont conçus. Nos Docteurs ſont infaillibles, continua-t'il. Le Dieu de Sinai ordonne de mettre à mort quiconque contredira le grand Prêtre.

L'In-

L'Inquiſition des Chrêtiens, lui dis-je, en fait autant, Rabin; ainſi continua-t'il, tant que nous l'ecoutons ce Prophête perpetuel, qui habite au milieu de nous, nous ſommes ſûrs de ne jamais nous égarer. Refléchis à préſent, & conclus, que nous n'avons pu nous tromper au Meſſie. Que de conſequences, lui dis-je, pour un principe, qui ne me perſuade pas! dis plutôt, Rabin, que tu crois, que Dieu t'a parlé dans tes Livres, qui te prouvent ces extravagances; & moi, je te repondrai que ce que tu crois devroit au moins reſſembler aux notions ſimples, & pures, que le Grand Eſprit ſans aucun miniſtère d'illuminés, a repandues dans les cœurs de tous les hommes de la terre; que ton Dieu, Rabin, eſt différent du nôtre. Ou il y en a deux, ou l'un ou l'autre s'eſt trompé. Que ces Peuples, chèr Alha, me font compaſſion: ils vont à l'avanture, ſans principes & ſans raiſon.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

Un Venerable me disoit l'autre jour, sais-tu, etranger, qu'il n'y a point de Dieu? C'est la matière qui est Dieu. Quelle est ta folie, lui dis-je? tu me dis qu'il n'y a point de Dieu, & tu m'assure en même-tems qu'il y en a un? Tu ne m'entens pas, continua-t'il; je pretens que le Dieu, que tu crois, est matière, qui a mis de l'ordre dans le Monde; c'est elle qui est infinie, independante, toute puissante, clairvoyante. Donc que tu reconnois un Dieu lui dis-je. A quoi bon ces imaginations, vuides de Sens? Nous avons un premier Auteur, c'est lui que nous adorons par le mouvement indeliberé du cœur. Ce premier Auteur, si nous en jugeons par la profon-

deur de ſes œuvres, eſt impénétrable. Où as-tu donc revé Venerable, que l'Etre, ſeul adorable, eſt de telle ou telle nature ? qu'il eſt plutôt matière qu'eſprit ? Il eſt vrai que nous l'apellons le Grand Eſprit, parce qu'il nous parle d'une manière intelligible, ſans ſe montrer ; qu'il ſait ſe faire entendre à ce qui penſe en nous : mais nous n'avons jamais formé de queſtions pueriles ſur ſon eſſence. Ne vois-tu pas, Venerable, que quoiqu'il en ſoit de ton ſentiment ou du mien, tu vas te jetter dans une abime redoutable ? Tu pretens detruire le Grand Eſprit, en diſant, qu'il eſt matière, & tu te trouves obligé de donner à la matière toute bornée & toute impuiſſante qu'elle eſt pour agir, ſi elle n'eſt remuée, tout ce que tu refuſe à une intelligence infinie, telle que nous la connoiſſons. Tu ès fou, Venerable, de vouloir changer les impreſſions de tous les cœurs. Je le quittai avec indignation :

& me tournant vers un Chrêtien: quel eſt cet homme lui demandai-je? C'eſt un Baptiſé, me repondit-il. Il eſt donc de ta Religion? non: mais c'eſt un grand Genie. Qu'apelles tu Genie? eſt-ce un Ange, un Cherubin, un Seraphin, comme tes Livres les apellent? Vierge Marie, Jeſus, non de par Dieu dit-il. C'eſt un homme, mais un homme trop ſavant pour le malheur de notre Religion. Tu ès bête, Diſciple de Jeſus, lui dis-je? Cet homme ne fait que conjecturer, & décider que ſes conjectures ſont des verités. La matière & l'eſprit ſont deux êtres incompréhenſibles, & tu vois qu'il pretend les comprendre. Il a la manie de vos climats de raiſonner ſur tout, de nier ou d'affirmer tout, ſottiſe que nos *Iroquois* n'ont jamais pratiquée. Nous voyons de l'ordre, de la ſageſſe, de l'amour dans l'univers, & nous connoiſſons ces choſes, ſans comprendre la main aimable & puiſſante, qui les

trace par-tout. C'eſt cette main, que nul homme ne peut voir, que nous adorons. Tous les raiſonnemens metaphyſiques de ce Venerable me montrent ſon extravagance, & non ſa ſolidité. Il ne peut manquer de ſe perdre dans ſes idées, puisque les objets, ſur lesquels il oſe les former ſont impenetrables. Que veut-il dire avec ſon hazard & ſon concours d'atomes? Si les aſtres & les hommes ont été créés par cas fortuit; pourquoi les atomes ne produiſent-ils plus rien? pourquoi ne produiſent-ils pas des créatures a demi? Le hazard n'eſt pas un être, qui refléchiſſe & qui puiſſe ſe preſcrire des meſures dans ſes operations: & ſi le hazard eſt un fantôme aveugle, qui a mis chaque choſe à ſa place? Il faut donc qu'une main inviſible & non pas le hazard ait conduit les atômes. Le hazard, Diſciple de Chriſt, eſt un terme pour exprimer ton ignorance. Examine tous les mouvemens d'un dés, &

tu verras que ce que tu apelles hazard eſt un point determiné par les mouvemens de la main, qui le jette. Ton Venerable eſt forcé de donner au hazard toutes les perfections, qu'il refuſe au Grand Eſprit. C'eſt donc ſeulement pour te faire changer de Créateur, & non pour le detruire entièretement, qu'il avance ces fadaiſes. Tel eſt le fanatisme de tous tant que vous étes.

En verité, chèr Alha, ces Peuples ſont étranges. Ils courrent ſerieuſement après l'impoſſible, ſans s'appercevoir du ridicule de leur courſe. Une route differente de celle, que les hommes en naiſſant n'ont que faire de chercher, a beau les egarer, ils l'admirent, & s'applaudiſſent d'avoir imaginé du nouveau. Ils veulent pénétrer l'impénetrable, comprendre l'incompréhenſible. Les efforts de ces cervaux foibles, mais audacieux, m'inſpirent une grande pitié. Qu'ai-je affai-

faire de deviner ce que nous ne pouvons comprendre ? Qui m'aſſurera que je devine juſte ? & de quoi m'avance une verité prétenduë, qui n'a pour tout appui, qu'un peut-être ? Ce que je ſuis, & ce que je ſens, n'eſt pas un peut-être. Telle eſt l'eſpèce des verités de mon cercle. Je ne puis ſortir de là ſans m'égarer ; mais la maladie de ces nations eſt de ſurpaſſer l'homme d'un quarat, & de pleurer de ſon ſort.

C'EST dommage, mon chèr Alha, que le Grand Eſprit ne les ait pas conſulté. Il auroit donné à l'homme bien d'autres perfections, qu'il n'a pas. Eſt-il poſſible, me diſoit un de ces Reverends, que l'homme, ſi admirable, ſoit presque de tous les animaux celui qui vive le moins ? Les Cerfs & les Corbeaux, animaux inutiles & ſans conſequence, ſurvivent à l'homme. Ces rochers, *Igli*, ces arbres ſuperbes, ſeront après nous. Nous vivons trop peu pour des perſonnages importans

tans comme nous. Qui t'a donné cet orgueil, Homme insensé, lui dis-je? connois-tu les raports infinis du grand tout, qui compose l'Univers? tu mepri-se une espèce de creature sans en connoître la nature & la dignité. Les avantages que le Grand Esprit leur a départis doivent au contraire te les rendre respectables. Tu devrois conclure, que puisqu'ils vivent plus que toi, c'est qu'ils sont plus utiles que toi sur la terre, & servent plus long-tems à la gloire du Maître du Monde. Toutes les perfections des animaux sont les rivales de la fiereté. Rassemble les merveilles de leurs ouvrages, & de tout ce qu'ils étalent à tes yeux éperdus, & tu verras qu'ils ne te cèdent en rien: leur sageſſe & leur conduite est assurée. Jamais ils ne se dementent comme toi par mille travers. Que seroit-ce donc si tu lisois dans leur interieur, & si tu connoissois le principe respectable, qui les fait agir d'une manière

nière ſi ſublime & ſi juſte? ni toi ni moi, après mille raiſonnemens, ne comprenons rien à tout cela. Nos Iroquois n'ont jamais mépriſé les animaux; Ils ne rougiſſent pas de les manger, & de mêler leur ſang avec leur ſang, ce qu'ils ne voudroient pas faire avec tes Européens, de peur d'en être infectés. Nos anciens Sages, à ce que m'a dit mon Père, ont condamné à mort tous ceux de nos compatriotes, qui avoient oſé ſouiller leurs levres du ſang de ces nations, que nous avions vuës ſur nos rivages, & dont quelques hommes etoient tombés entre nos mains.

Tu t'élève au-deſſus des animaux? Pourquoi juge-tu de ce que tu ne connois pas? C'eſt agir en étourdi. Occupe toi de toi-même, non pas pour en juger à fond, car tu ne le peux pas, mais pour juger de ce qui t'eſt ſenſible, & ne vas pas plus loin. Je te defie toi, & ta reverende nation, de ne pas avouër que ce ſont là tes juſtes

limites. Tu decides, tu tranches, tu juges, tu condamnes ſans ſavoir un mot de ce que tu dis. Le Soleil eſt ton falot, & fait venir les herbes de ton jardin; la terre une ſervante, que tu foules aux piés. Les animaux des machines organiſées. Tu caracteriſe tout à ta fantaiſie, ſans pouvoir m'en donner une raiſon ſolide. Tu m'affirme tout cela avec une gravité ſcientifique, & moi je ris de ta ſottiſe. Songe que tu ne peux connoître réellement que très peu de choſes. Que le reſte de tes connoiſſances pretenduës, qui t'enflent, n'eſt que le fantome creux, qui ſe groſſit à tes yeux. Reviens à ton état naturel, état de plaiſir & de ſimplicité; Ne reforme pas ton cœur malgré lui: il n'a jamais appris en naiſſant tes folies & ton entouſiasme. Si tes Pedagogues ne l'effarouchoient pas, la terre feroit le Paradis, que tu as perdu. Rien dans nos deſerts ne nous allarme; rien ne nous attriſte pour ne l'a-

l'avoir pas compris. Les animaux ont leur district, & nous le nôtre. Nous les mangeons par amour, & non par avidité. Ils ſont nos amis & nos voiſins fidèles. Ouï, Diſciple de Chriſt, nous les aimons mieux que tes Européens. Tu vois, chèr Alha, qu'on ne finit point avec ces fous. Tu vois combien leurs idées ſont embrouillées, & leurs façons de penſer confuſes. Ils m'ennuyent infiniment, & je ne puis te raporter que légerement tous les discours, avec lesquels ils me fatiguent. Embraſſe ma chère Glé, & ſers lui d'epoux en mon abſence. Je remercie mes Enfans des peaux qu'ils m'ont envoyées. Sers leur de Père, chèr Alha, toi que je regarde comme le plus chèr & le plus tendre de mes amis.

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

J'ETOIS ces jours paſſés dans une maiſon de Filles Sacrées, que ces Européëns enferment. Aparemment, mon chèr Alha, qu'ils n'ont pas grande opinion de leur vertu, puisqu'ils leur donnent des barrières formidables, & inacceſſibles aux humains. Un Sacrificateur benin, me conduiſoit en ce lieu. Je vis les plus belles filles du monde, à travers de grilles impitoyables, qui ſe raſſembloient ſous mes yeux pour diminuer des attraits, qu'ils mettent en priſon, diſent-ils, de peur de gater le monde par le peché. En vérité, chèr Alha, ſi c'eſt ſe corrompre & ſe damner, que d'aimer ces objets innocents, ils ont raiſon car je ſerois à tous les Diables, ſi j'avois pu les

les voir à mon aiſe. Ce ſont les épouſes de *Chriſt*, diſent-ils, comme ſi le *Chriſt* mort ſous Ponce Pilate pouvoit avoir des femmes. En tout cas le Père éternel a de belles bruës. Je dis ma penſée à ce Sacrificateur, & il ſe mit à rire. On me paſſe ici bien des idées en qualité d'Iroquois. D'ailleurs ce Sacrificateur n'étoit pas farouche. Il me parloit raiſon; ces ſortes de gens aiment à leur façon. Ils diſtinguent dans les pechés des petits & des grands; & ce pater m'a aſſuré confidemment, que jamais il n'avoit fait la grande coulpe. Quoi, lui dis-je, des filles auſſi aimables & auſſi tendres, accablées ſous le joug cruel de tes rigides, ne t'attendriſſent pas, Sacrificateur? C'eſt là ma tentation me dit-il? mais par la vertu Dieu je m'en tire bragues nettes. Mais, ajoutai-je, que t'ont-elles dit à l'oreille, pendant deux heures & plus? Rien: quoi rien? non. Il eſt vrai que je ſuis nommé du Ponti-

ſe pour entendre l'aveu de leurs fautes, c'eſt la pratique de notre Sainte Religion. Par le Grand Eſprit, lui dis-je, tu ſcais donc leur penchant, puiſqu'elles ſe damnent en aimant les hommes? Si tu parles en général, je te dirai quelque choſe. Il eſt vrai, que ces pauvres filles combattent jour & nuit contre le Diable. Cet ennemi du genre humain leur envoye des ſuggeſtions delicates & dangereuſes; mais je te promets que celles, que tu viens de voir, ſont Saintes. C'eſt là le miracle des miracles de Chriſt, d'operer par ſa grace des prodiges de chaſteté, malgré la Nature. Toutes les filles ſont nées pour la volupté: remarque cependant Igli, me diſoit-il, qu'elles s'en eloignent courageuſement. Dès leur plus tendre jeuneſſe, ces aimables créatures renoncent au droit legitime d'aimer & d'être aimées. Que font-elles donc là dans leurs cellules? elles haïſſent donc toute

te leur vie? Ouï, me repondit-il, excepté Jeſus, qu'elles aiment uniquement. Mais, ajoutai-je, crois-tu qu'elles s'en tiennent à l'image du crucifié? Ouï, je t'en repons Igli. Un Chriſt, lui dis-je, d'yvoire ou de marbre eſt un amant bien froid. Tu badines Iroquois, me dit-il, & tes idées groſſières n'atteignent pas jusques-là. Non, lui dis-je, Sacrificateur. Ces aimables enfans me paroiſſent à la torture, & le Diable, contre lequel elles font des efforts, c'eſt peut-étre toi Sacrificateur. Tu les vois, elles te voyent: je gagerois qu'il n'y a nonnain au couvent, qui ne te changeat pour ſon crucifix. Que tes idées ſont folles, Igli, me diſoit-il. Va Sacrificateur, tu ne connois pas les mouvements du cœur. Sais-tu qu'il parle ſi haut, qu'on n'entend plus tes prédications? Ces filles imprudentes jurent ce qu'elles ne peuvent jamais tenir. Que peuvent tes loix ſevéres contre celles de la Nature? on ne peut eviter l'amour,

mais on peut ſe tromper à l'age, qui lui prête toutes ſes forces. A ſeize ans, me dis-tu Sacrificateur, ces filles ont promis de ne plus aimer. Elles ne ſavent pas ce que c'eſt alors pour la plupart, lui dis-je, & rien ne s'explique encore chez elles aſſez clairement. As-tu fait des nonnains Sacrificateur? Ouï, me repondit-il, quelques unes. Je te plains, lui dis-je, tu les a egorgées au moment de leur engagement. Leur enfance a été la cendre, qui a couvert leurs paſſions. Leur cœur, qui en eſt le principe, tu devois donc l'arracher? Aux piés des autels de ton Dieu tu leur a fait faire des promeſſes, que des jeunes cœurs ne peuvent pas garder. Donne leur donc en méme tems la permiſſion de promettre & de ne pas tenir. Crois-tu que des leçons ſecretes & tres articulées ne viendront pas ſucceder aux documents de pedagogues impuiſſants de ton eſpèce? Tes Européenes aiment

ment autant que nos Iroquoiſes. L'Amour eſt de tous les cœurs & de tous les climats. Tes captives ſont-elles obligées de te dire tout ce qu'elles reſſentent pour les hommes? Crois-tu qu'une ſainte colère leur faſſe toujours tourner leurs mains vengereſſes contre elles mêmes? Crois-tu que dans le ſecret elles n'apprennent pas du plus puiſſant de tous les maitres, les leçons les plus ſimples & les plus perſuaſives? Crois-tu qu'elles ne s'ennuyent pas de ta ſageſſe? Crois-tu qu'elles ne ſoient pas prêtes à recevoir à la fois les precautions & le danger? je converſois tout-à-l'heure avec une de ces charmantes eſclaves de ta Religion, & la conſultois ſur l'article de ſon cœur. Je ſuis tranquile; m'a-t'elle repondu, Iroquois; mais je ſuis aux priſes avec l'ancien Serpent. Cette couleuvre s'eſt inſinuée chez Eve notre Mère, & voudroit nous tenter jusques dans nos retraites ſaintes: que veux-tu dire, aimable en-

fant, avec ta couleuvre, lui ai-je dit? Les jardins de ton habitation t'effrayent-ils par des bêtes venimeuſes? Tu m'entens pas Iroquois, m'a-t'elle dit, ce n'eſt pas cela. Vous autres pauvres Payens, ne voyez pas plus loin que votre nés: je parle du Diable. Comment, aimable enfant, lui dis-je, c'eſt le meilleur de nos amis. Nous ſommes en pays de connoiſſance. Quelle connoiſſance! me dit-elle. Il faut être Iroquois pour avoir de ſemblables amis. Ne t'en effraye pas, lui dis-je, belle Chretienne: Ton Serpent eſt honnête Créature. L'as-tu vu ajoutai-je? non Jeſus! Iroquois, je ne l'ai vu de ma vie. Veux-tu que je te le faſſe voir? veux-tu faire amitié avec lui? vous êtes donc Sorciers vous autres? non, lui dis-je, belle enfant; mais nous autres Iroquois, nous avons des liaiſons avec lui. Je lui fis des demonſtrations infernales. Elle en rougit; elle n'en rougit plus. Le Serpent la fit rire, tout dia-

diabolique qu'il etoit; & la belle ſoupira. Je racontois le fait à mon Sacrificateur; tu ès excommunié, dit-il, *ipſo facto.* Que veux-tu dire, *ipſo facto*, lui demandai-je? Ouï, continua-t'il, *ipſo facto*: Tu n'entens pas ces termes, mais ils n'en ſont pas moins efficaces, voire ſur un Iroquois. Retire toi, enfant du Diable, tu ès damné. Tu bruleras dans le ſouffre, pendant l'eternité. L'Enfer avec ſes murs de quinze cents Lieuës d'épaiſſeur ſans portes & ſans fenetres, ne te laiſſera pas echaper à ſes flammes devorantes. Il n'y eut point d'injures, que ce beat ne fit tomber ſur moi d'un air prophetique. Va, va, lui dis-je, Sacrificateur, tu n'as pas confeſſé celle-là, tu l'aurois mieux inſtruite. Les anciennes, qui etoient là, ne craignent pas tant la couleuvre du Paradis. Que dis-tu, impie, me dit-il, en s'irritant? Convien-t'il à un Scelerat, comme toi, de te mêler de notre Religion. Ouï dea lui

lui dis-je, je m'en mêlerois en pareil cas, & ſuivrois de loin tes Reverends.

J'ETOIS un grand ſot, chèr Alha, ces gens ſont bien plus fins que moi. Mon grand crime, c'étoit de m'être vanté à cette figure originale, que je fus fort ſurpris de trouver ſcrupuleuſe. La verité du fait eſt, que je ne m'y attendois pas. Il m'avoit raconté tête à tête mille jolies choſes, mais il les oublia ſur le champ, pour prendre ſon ton ſevere. Ma belle captive & ſes adjointes m'avoient paſſé ma franchiſe Iroquoiſe. Elles m'avoient apporté du rafraichiſſement, & me promirent une prompte converſion par le moyen de leurs prières. Je n'avois de foi qu'à ma belle enfant; je lui recommandai mon ame, elle me recommanda la ſienne, & je la quittai très attendri. Tu ne peux t'imaginer, mon chèr Alha, rien de plus charmant que cette belle élève de ſes Pedagogues. Tu n'as donc pas ta liberté, lui diſois-je, en ſecret.

Non,

Non, me repondoit-elle, & je me meurs dans ma cellule. Mes parens m'ont insinué adroitement ma vocation. J'etois si jeune & ne savois rien de rien. Je suis sous la garde de mille serrures; & mon Breviaire, je ne l'entens pas plus que l'Alcoran. Je le dis tous les jours, c'est ma tâche douloureuse; si je ne l'adoucissois en pleurant l'absence d'un jeune homme, avec qui j'ai été élevée, & que j'aime plus que moi-même. Cependant je n'ai aucunes consolations, d'où vient, mon Dieu, mourrai-je d'amour, ai-je dit cent fois à Jesus! helas il ne me repond rien. J'attens les noces de l'Agneau & les desire mille fois le jour. La mort me console. Sache Iroquois, me dit-elle, que tout etranger que tu ès la Nature m'en a dit autant qu'à toi. J'ai de la disposition à être damnée, car j'aime le Diable. J'ai deviné l'enigme de nos Venerables. Ils nous tyrannisent & nous aiment. Je m'en suis aperçu

çu quelquefois. Je ne vais jamais à confeſſe, que ma guimpe en desordre. Je ne ſais ce que ces paters ont dans l'ame; mais ils me traitent avec plus de douceur quand je le la laiſſe errante ſur mes épaules, & que ma robe eſt mal attachée. Ils me grondent, mais c'eſt avec tant de bonté, que je voudrois l'être à chaque inſtant. Ils perdent leur cruauté, & je les vois devenir faciles. Je ne m'en etonne pas, lui dis-je, un ſeul de tes regards m'enchante, ta blancheur m'eblouit, belle captive. Ton linge n'approche pas des charmes qu'il derobe malicieuſement aux yeux. Tes Sacrificateurs ne t'en diſent pas autant que moi, mais ils le penſent. Sais-tu bien, Iroquois, me dit-elle, que l'un d'eux m'a baiſé la main? Ah, ma belle enfant, qu'il a bien fait! en eſt-il reſté là? Ouï par Sainte Catherine, ouï. Je ne haiſſois pas ce cagot, mais je n'ai pu me reſoudre à lui deceler mon cœur.

J'ar-

J'APPREHENDE à preſent, qu'il ne devine ce que je lui ai caché. Ce n'etoit qu'un moment de fureur ; mais j'en ſuis bien revenuë. Il eſt vrai qu'une Reverende Mère m'a dit, que ces Venerables etoient d'un grand ſecours. Mais je n'en ai jamais fait l'epreuve. Je ſuis trop jeune, & ces discretes nonnes vont devant moi. La communauté eſt nombreuſe, l'Abbeſſe n'eſt pas le plus petit article. Elles ont toutes leur tour, & moi, nouvelle profeſſe, je ne trouve à la fin que des hommes de mauvaiſe humeur. Juge, Iroquois, ſi je ſuis ſatisfaite: non en vérité, notre grille m'en eſt temoin, & les ſaints barraux du Monaſtère. Je te decouvre mon cœur, & te demande le ſecret. Non, mon cher Iroquois, le Diable ne vient jamais pour moi, tandis qu'il vient pour les autres. Nos Mères ſont ſans doute plus Sorcières que moi, & nos Reverends ne ſe confient qu'à elles. Tu vois, chèr Alha, les tourmens

mens de ces victimes de virginité. Tu en ſeras étonné. Ce qui me pique, c'eſt ce Venerable caffard, qui veut me cacher par mille detours ſon amour & ſa paſſion.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

Il y a ici autant de Moines, que d'Iroquois dans nos deſerts. Il y en a des noirs, des gris, des blancs; les uns chauſſés, les autres nûds piés. Les uns avec un chapeau, les autres avec un coqueluchon, pointu, quarré, ample, étroit. Les uns barbus, les autres tondus; les uns pauvres, les autres riches; les uns gaillards & diſpos, les autres ſeveres. Que d'animaux ſinguliers, diſois-je à un Anglois de mes amis? tu les vois ces Reverends me dit-il? Ce ſont les plus habiles & les plus adroits de ces cli-

climats. Veux-tu ſavoir, *Igli*, comment ils ſe ſont enrichis? c'eſt en prechant jadis le jugement dernier. Les hommes de ces tems eurent la courtoiſie de les en croire ſur leur parole, & comptant mourir au tems marqué par ces Entouſiaſtes, ils reſolurent d'appaiſer le Chriſt irrité par des préſens & des dons aux Monaſtères. La crainte n'eſt pas le moindre revenu des Prêtres. Ils ſe défaiſoient de leurs riches terres pour le bien de leur ame entre les mains de ces ſaints perſonnages, qui les recevoient par pure complaiſance, & pour donner lieu aux bonnes œuvres; puisqu'ils croyoient eux-mêmes ſe trouver bientôt à la fameuſe vallée de *Joſaphat*. *Jeſus* ne parut point dans les nuës, l'embraſement univerſel de la machine ronde ne vint point, les trompettes des cieux ne reveillèrent point les morts des tombeaux, le triomphe des bons & la condamnation des mechans furent différés

aux Siècles avenir; mais les Venerables ne rendirent rien. Ce qui m'étonne, c'eſt comment ces Graves & ces Sanctifiés ſolitaires, prennoient des précautions pour des biens qu'ils alloient quitter comme tous les autres humains. Ils montrent hardiment ces donations en juſtice contre les arrières neveux, & les deſcendans de leurs bienfaicteurs. Ils ne rougiſſent pas d'être plus riches que les enfans de ces anciens Seigneurs. Cette écume de la fortune orageuſe, ce ramas endoctriné de gens de toute eſpèce, ce ſuperflu corroſif des états, fait un grand corps oiſif, dangereux, inutile, avide, voluptueux. Ils donnent au public quelques volumes compilés & ſcientifiques pour toute monnoye des grands biens, qu'ils croyent avoir droit après de manger impunément. Ils poſſedent plus du demi-tiers de ce royaume; ils boivent, ils mangent, ils revent, ils chantent pour le Salut des hommes. Sans eux les François iroient

à tous les Diables. Ils arretent la colère des cieux ; ils trafiquent les ſcrupules & les miracles. Ils ſont hypocondriaques ; ils ſont de belle humeur ; les uns ſont ſaints à canoniſer ; les autres portent le joug de Chriſt avec une gaïeté tout-à-fait admirable : c'eſt la grace qui opere toutes ces diverſités vertueuſes. Tu n'aimes pas ces Reverends, lui dis-je ? non, me repondit-il. Nous les avons tous chaſſés d'Angleterre & avons reſtitué à la nobleſſe des biens, que nos Ancêtres avoient eu la ſimplicité de donner à ces devots ruſés. Nous avons declaré les donations nulles, comme ayant été extorquées à la religioſité, & à la crédulité publique, & ne les aurions cru valides, qu'au cas que la fin du monde fut venuë, comme ces Impoſteurs le prêchoient. Une donation, faite par crainte, eſt contre toutes les Loix. Faut-il tant de biens pour vivre d'herbages, comme ils devroient faire ? N'eſt-il pas hon-

teux de voir un Moine ſur un cheval fringuant, & le Noble croté jusqu'au cul aller à pié, & vivre chez lui plus mal que les Valets de ces Venerables. Mais que dis-tu Milord, des pauvres Moines de ces climats? Ils demandent l'aumone, ils vivent auſtérement. Bon, me dit-il, tu ne les connois pas Igli. Ils ne voudroient pas troquer leur beſace pour les amples poſſeſſions des autres? Ces compères baiſſent la prunelle devotieuſement, & vont à leur but. Ils achêtent au depens de leurs mortifications, la tendreſſe du Peuple, des vieilles, & des ſots. Les chauſſer, leur donner des chemiſes, ce ſeroit leur ravir tous leurs fonds; ce ſeroit leur couper la gorge. Il eſt vrai que j'eſtime ces Venerables, ils ſuivent les Apotres: jamais on ne les voit conteſter en juſtice. Ils ſont prêts à tous les evenemens: la peſte, la mort, le feu ne les épouvante pas. Ils ſont les enfans perdus des autres Moines graves, discrets,

& de conſequence, qui n'ont garde de troubler leur repos pour le Peuple qui periclite. Mais que ne travaillent-ils de leurs mains, au lieu des études auxquelles ils s'appliquent ſans y reüſſir jamais; ils rendroient ſervice aux Catoliques de ne pas les fatiguer par des Sermons? A quoi bon, Igli, tous ces originaux, me dit le Milord? je n'aime point des hommes officieux de cette eſpèce; nous ſommes ſecourus à Londres dans nos incendies, auſſi bien qu'à Paris, & n'avons point de ces Reverends. Mais ici les femmes les ſoutiennent & les aiment ſans ſcrupule, à cauſe de leur difformité Religieuſe. Elles ſont compatiſſantes naturellement, & ne peuvent voir de ſang froid un homme dans la douleur. C'eſt l'homme, qu'elles aiment & non pas la perſonne, Igli, ne t'y méprens pas. Ces habits rudes excitent la volupté plus que les plus brillans. L'Amour n'a point de loix ni de barrières. Tu vois, chèr Alha,

que ces Peuples ſont extravagans, même parmi leurs Sages. Qu'ils ont beau diſputer les droits à la Nature, qu'elle a ſon empire legitime tôt ou tard; tous ces Moines pauvres & riches ont leur béatitude. La Providence deploye en leur faveur la force & la miſericorde de ſon bras. Que ne ſuis-je dans nos chères Solitudes! Que ma chère Glé ſoit heureuſe, & que tes ans ſe multiplient. Embraſſe mes enfans, chèr Alha, & que ta tendreſſe dure autant que la mienne.

Fin du Tome Premier.

travagans,
Qu'ils ont
a Nature,
ne tôt ou
s & riches
dence de-
& la mi-
ne ſuis-je
Que ma
que tes
mes en-
tendreſſe